

# LA GAZETTE MÉDICALE DU CENTRE

## SOMMAIRE :

	Pages.			
La Responsabilité du Chirurgien.....	LAPEYRE	265	Folk-Lore de la Touraine. Le Parler touran- geau (suite).....	J. Rougé 275
Lettre d'Angleterre.....	JOHNSON	270	Bibliographie.....	X... 278
Bossuet Anatomiste et Physiologiste (suite)....	A.-F. LE DOUBLE	271	Statistique démographique de la Ville de Tours pour 1912.....	L. DUBREUIL-CHAMBARDEL 280
Société Médicale d'Indre-et-Loire, séances des 19 octobre et 16 novembre 1912.....	X...	274	Table des matières de 1912.....	

## LA RESPONSABILITÉ DU CHIRURGIEN <sup>(1)</sup>

Par le D<sup>r</sup> LAPEYRE

Professeur à l'École de médecine de Tours

Chirurgien en chef de l'Hospice général

Il n'est guère de tradition, si ancienne parfois si légitime soit-elle, qui n'ait été soumise, en ces derniers temps, aux sévères investigations du criticisme moderne : Subissant le sort commun, les distributions de prix de nos Ecoles de Médecine et de Pharmacie, les discours solennel auquel elles donnent prétexte ont été l'objet de vives attaques ; leur suppression pure et simple « sans phrases » a souvent été réclamée, quelquefois obtenue. Mais l'Ecole de Tours, en raison sans doute de son lointain passé (un de nos plus érudits confrères, le Docteur Dubreuil-Chambardel, n'en fait-il pas remonter l'origine presque aux premiers temps de la fondation de l'Abbaye de Marmoutier), est restée obstinément traditionnaliste. Soyons-le donc avec elle, gardons notre « Cérémonie » et reconnaissons qu'il nous manquerait à tous, Maîtres et Elèves, quelque chose, si cette séance venait à disparaître, surtout une année comme celle-ci où nous saluons en notre Président, le Prof. R. Blanchard, un fils glorieux de la Touraine.

Le but de tout enseignement est d'augmenter la valeur individuelle et plus encore la valeur sociale des jeunes gens qui le reçoivent. Dans une profession comme la nôtre, qui investit d'une telle autorité celui qui la pratique, il est certain que le caractère, la moralité doivent être mis très au-dessus de la science et de l'intelligence.

Cependant, par suite d'une lacune, singulière contre laquelle nombre de bons esprits protestent déjà depuis longtemps, l'enseignement médical reste purement scientifique et technique.

L'examen des principes, directeurs de la conscience du médecin, des devoirs si sévères et si particuliers qui incombent au praticien, ne fait partie d'aucun programme, et c'est seulement au sortir de l'Ecole que le jeune docteur entend pour la première fois dans nos Associations parler de ces règles de conduite étroite, déjà édictées par Hippo-

crate, qui sont à la fois la sauvegarde du public, la charte et l'honneur de notre profession.

Aussi, Messieurs et chers Elèves, pour vous prouver qu'il est une raison d'être aux plus vieilles traditions, je ferai de ce discours un complément de notre enseignement habituel en évoquant précisément devant vous un des multiples problèmes de notre morale professionnelle.

Je m'adresse aujourd'hui non plus à votre intelligence mais à votre caractère et offre comme thème à vos réflexions un sujet d'ailleurs très d'actualité : la responsabilité du chirurgien.

Dans l'état actuel de notre spécialisation, il existe en effet une responsabilité distincte du médecin et du chirurgien : l'une n'est pas moindre que l'autre car un des traits caractéristiques de notre profession est dans la gravité attachée à chacun de nos actes. Cependant la responsabilité du chirurgien apparaît plus définie, plus nette du fait de la précision de l'acte opératoire et de ses suites ; elle frappe plus volontiers aussi l'attention du public sensible surtout aux faits tangibles, prompt à distribuer au hasard de son incompétente exagération l'éloge hyperbolique ou le blâme immérité.

J'envisagerai cette responsabilité du chirurgien successivement au point de vue moral et au point de vue légal donnant et de loin la première place à la question morale singulièrement plus noble et plus haute. Dans une profession comme celle-ci, capable de dispenser la vie et la mort, les problèmes les plus délicats, mes chers amis, relèvent de la conscience seule ; il est peu pour nous d'observer strictement les lois, au-dessus de celles-ci il en est d'autres plus imprescriptibles puisque dénuées de sanction, ces « lois non écrites » dont Sophocle parle déjà si merveilleusement dans Antigone, et dont, comme son héroïne, nous sommes les volontaires serviteurs.

Le rôle social du chirurgien est énorme, sa fonction est de lutter contre l'infirmité, la maladie et la mort ; sa vie est une perpétuelle bataille ; rien de plus grand et de

(1) Discours prononcé à la distribution des prix de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie de Tours, le jeudi 21 novembre 1912, sous la présidence de M. le Professeur Raphaël Blanchard, membre de l'Académie de Médecine.

plus noble que cette tâche hardiment et résolument entreprise.

Tel que l'a défini Trélat, le chirurgien idéal doit être :

« Une véritable trinité, à la fois savant, artiste et artisan, demandant à la science ses notions positives, à l'art son inspiration, au métier sa précieuse accoutumance, son outillage, son installation et ses aides. »

A la fois « général et soldat » selon la forte expression du Professeur P. Delbet, il exécute lui-même de ses mains la décision qu'il a prise, et de ce fait sa responsabilité que nul ne vient partager est, au point de vue moral, écrasante. Et c'est cette responsabilité, nous dit le regretté Professeur Paul Berger « qui est la condition même de certaines carrières privilégiées, c'est elle qui élève l'âme du chirurgien comme celle du marin, chargés tous deux du souci des existences qui leur sont confiées. »

Un caractère, une conscience délicate, une âme fortement trempée, ce n'est que cela que nous demandons au chirurgien.

Cependant, fait singulier, alors que la chirurgie est aussi vieille que le monde, c'est depuis quelques années seulement qu'on entend parler et beaucoup de Responsabilité.

Tandis que les auteurs anciens, notre grand Molière, Beaumarchais, accablaient de leurs railleries le médecin « le seul qui, selon le mot de Plin l'Ancien, eut le droit de tuer en toute impunité » le Théâtre moderne, le Roman, la Presse, après eux Magistrature et Public s'en prennent au chirurgien et selon leurs fonctions l'attaquent et le blâment, le jugent et le condamnent avec une facilité empreinte de quelque satisfaction.

Nos maîtres s'émeuvent à leur tour, et nous voyons les docteurs Berger, Richelot, Forgues dans leurs discours d'ouverture du Congrès français de chirurgie, le professeur P. Delbet dans une remarquable conférence, prendre pour thème l'étude de cette Responsabilité.

La raison de cette actualité, il n'est pas très malaisé de la deviner.

La chirurgie est aussi vieille que le monde, il est vrai, mais la chirurgie moderne « triomphante » si je puis dire, est née d'hier, elle date de Lister et avec elle la puissance actuelle du chirurgien.

L'acte opératoire, restreint jadis aux membres, à la thérapeutique des traumatismes, englobe aujourd'hui tous les viscères, poulmons, cœur et cerveau eux-mêmes, et il n'est guère d'affection dite médicale où il n'ait souvent à s'exercer, telles, par exemple, les hémorragies et les perforations de la fièvre typhoïde.

Les connaissances exigées actuellement du chirurgien sont donc énormes.

Alors que nous dit Berger : « Nos vieux Maîtres n'ayant affaire qu'aux affections chirurgicales proprement dites, obéissaient à des règles formelles qui ne leur laissaient pas le choix de l'indétermination et qui mettaient leur conscience à l'abri de tout reproche, le chirurgien actuel, en butte à toutes les difficultés du diagnostic, voit dans la décision à prendre la plus lourde des obligations morales. Sa responsabilité est aussi grande, qu'il agisse ou n'agisse pas, il nuit aussi souvent par trop de circonspection que trop d'audace. »

A la boutade peut-être trop connue du Maître disant d'un élève très hardi : « Il a le tempérament vraiment chirurgical, il est extrêmement dangereux, » doit être opposée en effet la notion du péril que fait courir au malade le chirurgien indécis et temporisateur par nature, parfois par calcul.

Tel opérateur hésite devant une grosse tumeur à la

limite de l'opérabilité et laisse mourir le malade qu'un autre eût sauvé.

Tel autre se décourage devant la fréquence de récurrence du cancer et abandonne trop souvent une partie qu'il eût parfois gagnée. Jusqu'ici le tempérament, l'intuition sont seuls en jeu, mais où la culpabilité commence c'est lorsque le chirurgien laisse guider sa décision non par le seul souci du malade mais par une pensée d'intérêt propre.

Tantôt un bistouri trop facile sacrifie sans nécessité de « misérables petits ovaires sclérokytiques, des appendices à lésions histologiques. Et les excuses ne manquent pas, car de danger il n'en est guère et par contre interviennent la mode du moment, la pression de l'opinion, l'insistance du malade lui-même dont l'idée fixe est l'opération, insistance fréquente surtout chez nombre de femmes ayant le goût très vif de la *tomie chirurgicale* et des satisfactions tout intérieures qu'elle procure.

Tantôt par contre c'est la crainte de la statistique qui vient arrêter la main du chirurgien ; trop souvent en effet ni le public, ni même le médecin traitant ne pardonnent une mort à l'opérateur, alors même qu'il s'agirait d'un cas désespéré où l'intervention seule pouvait sauver le patient.

Et pourtant jamais la hardiesse du chirurgien n'apparaît plus légitime : Comment, il ne fait courir à cet être humain qui va mourir qu'un risque, celui de le sauver, et ce risque, cette chance inespérée il la lui refuserait !

Sans doute c'est un habile, celui qui soigne ainsi statistique et clientèle, mais aux yeux de notre conscience, chirurgien non pas ! Ecoutez parler à ce sujet le professeur Delbet, incarnant ici la chirurgie française tout entière.

« On sauve peu de malades désespérés, mais on en sauve. Si faible que soient les chances, tant qu'il y en a, le chirurgien n'a pas le droit de les refuser au malade qui se confie à lui. Pour les lui donner, il ne doit pas hésiter à compromettre sa réputation. Et c'est un très gros sacrifice. »

La loi est ici dans la conscience, dans l'exemple des maîtres, elle doit être d'un impératif absolu.

Responsabilité écrasante donc dans la décision « qui rend sévère le front du chirurgien » (P. Berger) responsabilité qui s'accroît encore des dangers de l'opération, et grandit, fait paradoxal en raison directe de la bénignité du cas.

Certes, l'acte opératoire autrefois sur le patient non endormi, hurlant de douleur, était une rude école pour le chirurgien qui ressemblait plus à un bourreau qu'à un sauveur. Et ce devait être des âmes dures et fortes que celles des Larrey, des Dupuytren, des Maisonneuve, plus près de nous de Péan même : la bonté se cachait sous quelque brutalité ; le chirurgien n'était pas aimé, il était craint. Cependant il inspirait le respect, tant l'opinion publique sentait instinctivement la vraie grandeur de son rôle.

Aujourd'hui, tout cela est bien changé, le sommeil au lieu des cris, plus de douleur, plus d'hémorragie, le drame physique a cessé d'être ; la chirurgie s'est faite amène sollicitieuse presque.

Dans les préoccupations habituelles de l'opérateur, la gynécologie a pris la première place, l'art jadis si austère subit l'invasion triomphante du féminisme ; de bourru le chirurgien s'est fait souriant, il reste aimable (presque toujours) au moment le plus critique, c'est qu'il a moins à commander, à ses nerfs.

Le public le juge tout autrement que ses devanciers.

Cependant ceux-ci — une fois domptées les premières répugnances physiques — avaient sans doute l'esprit plus tranquille : la mort d'un opéré ne pouvait guère les désespérer, la gravité nécessaire du cas dégageant leur responsabilité propre.



Aujourd'hui, tout au contraire, l'opération de nécessité n'est pas la règle, les plus belles conquêtes de la chirurgie moderne résident dans ces ingénieuses interventions « orthopédiques » esthétiques même, qui corrigent ou guérissent une infirmité, une difformité.

La cure radicale des hernies, des pieds bots, de la luxation congénitale, le traitement sanglant des fractures, autant d'indications précieuses, fréquentes, « angoissantes. »

Car on meurt encore des opérations les plus bénignes ; en dépit de tous nos progrès nous ne sommes pas infail-  
libles.

Et alors quelle obsession pour la pensée qu'un de ces accidents stupides et déconcertants. Vous aurez beau vous répéter : J'ai fait pour le mieux, j'ai réussi cent fois, mille fois, le fait brutal est là. Et un peu de doute et de découragement se glisse au moins pour un moment dans l'âme la mieux trempée.

Ce n'est pas assez, voici que les conquêtes même les plus assurées de la chirurgie, celles qui lui ont permis de parcourir en 30 ans ce cycle d'épopée triomphale, daté d'hier, se tournent contre le chirurgien pour l'écraser d'un poids nouveau.

L'antisepsie — la découverte géniale — qui nous a donné l'essor, mais en voici la rançon, telle que l'a formulé Lister, son créateur :

« Le chirurgien est seul responsable de la guérison de son opéré. La fièvre, l'infection lorsqu'il la constate chez un de ses malades c'est à lui-même à lui seul qu'il doit s'en prendre. »

Magnifiques paroles, dignes du noble savant, mais aussi combien terribles !

Impossible désormais d'invoquer le tempérament du blessé, le génie épidémique la fatalité inconnue : « *Ego sum qui feci* », voilà tout ce que trouve à se répéter le chirurgien en face d'un de ces désastres rares, de plus en plus rares, mais d'autant plus poignant auxquels il assiste encore.

L'anesthésie générale, cette trouvaille heureuse sans laquelle toute grande chirurgie restait impossible, ne nous fait pas payer moins cher son concours.

En dépit de tous nos efforts, essais d'anesthésiques différents, de mélanges divers ; inventions d'appareils quasi automatiques, l'accident persiste à peine moins fréquent, souvent inévitable lorsque la mort survient par syncope dès les premières bouffées.

Et ceci souvent pour une maladie insignifiante.

Nous sommes donc amenés à restreindre dans une certaine mesure le champ de l'Anesthésie générale pour nous libérer de ses dangers : l'Anesthésie locale, la Rachistovainisation, les injections sous cutanées de scopolamine, intramusculaire d'éther, autant de méthodes nouvelles nées de ces préoccupations.

Hélas, quelques-unes semblent avoir déjà fait faillite, telles la Rachistovainisation et sans doute aussi les injections d'éther dans la masse fessière. Parlant humoristiquement de ces dernières, le professeur Delorme ne dit-il pas qu'ébriété pour ébriété, mieux vaut encore celle de la bonne bouteille de Bourgogne du temps de Larrey entonnée par la bouche.

La méthode d'Anesthésie locale, Novocaïne Adréraline du professeur P. Reclus, constitue heureusement un procédé aussi sûr qu'exempt de dangers. Convaincu par la parole du Maître, je crois que de plus en plus nous devons étendre le champ de l'anesthésie locale aux opérations bénignes, de complaisance, celles dont on ne doit pas mourir.

La méthode est d'ailleurs sans cesse en évolution vers une perfection nouvelle, elle n'a pas dit son dernier mot ; l'injection intraveineuse de Novocaïne, selon le procédé de Bier, n'est-elle pas très vraisemblablement, dans la chirurgie des membres, destinée au plus bel avenir.

Je crois avoir envisagé tous les éléments tenant à l'Art chirurgical même qui se groupent pour grossir notre responsabilité, il en est pourtant encore de secondaires tenant aux nécessités de la pratique.

L'opérateur ne fait son véritable apprentissage que sur le malade lui-même : l'amphithéâtre est une préparation, certes, et nulle part plus qu'en France, le chirurgien n'y fait d'abord école, mais si insuffisante.

C'est donc une responsabilité effrayante que celle qu'assume le jeune praticien abandonné pour la première fois à lui-même en présence des difficultés si diverses de son Art.

Aussi quelles angoisses ! que de nuits mauvaises peuplées des inquiétudes données par l'opéré du jour ou de la veille !

Comme Maître, où est le devoir ? Faut-il laisser à l'élève une certaine initiative, ou ne confier à personne le malade dont vous avez la charge. Lister, par bonté, par un sentiment très haut de son devoir, laissait peu faire à ses assistants ; mais, nous dit Veressaieff, ceux-ci étaient par suite peu habiles et son service était peu recherché.

Chez nous, en France, la tradition est d'enseigner avec libéralité, le Maître ne craint pas d'augmenter sa responsabilité en confiant à ses élèves sous sa direction le soin direct du blessé. La vérité paraît encore être de ce côté ; comme jadis entre les mains des coureurs antiques, le flambeau doit passer de l'un à l'autre sans s'arrêter, en marche incessante vers le but.

Je crois, Messieurs et chers élèves, en avoir assez dit pour vous convaincre du lourd fardeau moral qui vous incombe ; il n'est pas de chirurgien, même parmi les plus grands, qui n'ait senti parfois un peu de découragement.

Dupuytren disait : Il me restera comme consolation de m'être moins trompé que les autres.

Pirogoff dressait le tableau des erreurs par lui commises dans sa clinique.

Billroth, à la fin de sa vie, consulté pour opérer ce même Pirogoff d'un cancer du maxillaire inférieur, refusa, écrivant : « Je ne suis plus le courageux et téméraire opérateur que vous me connaissiez à Zurich ».

Ainsi chez nombre de chirurgiens l'audace va diminuant avec l'âge, du fait même de la responsabilité sans cesse mieux sentie, en raison des échecs antérieurs.

Reste à expliquer comment le public si peu capable de juger en matière aussi délicate a eu brusquement l'attention attirée sur cette question de la responsabilité du chirurgien.

Les succès mêmes de celui-ci, l'admiration un peu naïve ressentie au récit de toutes ces opérations si extraordinaires en regard de la timidité de jadis.

De là une défiance contre cette puissance nouvelle qu'il devine sans autre contrôle bien sûr que l'impeccabilité et la science même du chirurgien. Ajoutez les médisances des médecins sur leurs confrères ainsi que l'a fait remarquer le professeur Brouardel, une certaine tendance à l'industrialisation de la profession, résultat elle-même d'un fléchissement général de la moralité, déjà enrayée, semble-t-il, par le robuste bon sens national et l'honnêteté native de la race.

Enfin la littérature contemporaine, qui envisage trop souvent le chirurgien tantôt comme une brute sanguinaire :

L'idéal du beau pour cet homme, nous dit Octave Mirbeau, « un ventre ouvert et saignant avec beaucoup de pinces dedans ».

Tantôt comme un véritable fléau « le Mal nécessaire » plus simplement comme un vil dichotomiste.

Cependant n'exagérons rien, l'opinion dans sa grande masse nous garde toute sa confiance, et s'il faut une preuve tirée de la littérature, nous pouvons la trouver dans l'histoire récente de cette pièce d'un confrère amateur et puissamment riche. Au dernier moment cette satire très vive paraît-il, du monde médical, était retirée de l'affiche du grand théâtre où elle devait être représentée; c'est que de mise sur une petite scène où elles ne dépassent pas la portée d'une inoffensive bouffonnerie, les mêmes critiques deviennent outrées et intolérables devant le grand public.

.\*.\*

Rien de plus délicat que de juger la valeur d'un chirurgien, rien de plus difficile que de blâmer sa conduite, seuls des maîtres de la profession auraient le droit d'y prétendre.

Et cependant nos erreurs, nos fautes sont soumises non pas au jugement de tribunaux professionnels mais à la justice ordinaire. Alors qu'officiers, avocats, magistrats, fonctionnaires sont déferés pour leurs manquements aux règles professionnelles à des juges issus d'eux-mêmes, nous sommes placés sous la juridiction du Tribunal.

Personne de nous, certes, ne cherche à rejeter le poids, si lourd soit-il, de ses fautes, comme l'a dit le chirurgien Pearce Gould devant la Société médicale de Londres :

« Il est aussi vain pour un chirurgien de vouloir rejeter le fardeau de sa responsabilité qu'il est vain pour un homme d'essayer de se séparer de son ombre. »

Soumis aux lois, nous reconnaissons, en raison même de l'importance de notre rôle social, que nous devons rester justiciables du tribunal et non d'une justice spéciale dont les jugements seraient vite suspects à l'opinion. Mais notre profession est si particulière que, comme le dit le Professeur Delbet, le chirurgien a droit à des égards spéciaux.

Or, les poursuites devant les tribunaux, exceptionnelles jadis, deviennent de plus en plus fréquentes, les condamnations plus sévères, c'est qu'en effet la loi ne nous offre aucune de ces garanties définies dont nous aurions besoin. Aucun article du code ne vise spécialement la pratique de la chirurgie.

Au point de vue pénal, nous tombons sous le coup des articles 319 et 320 qui visent l'homicide par imprudence. O fol et imprudent opérateur !

Au point de vue civil, sous le coup des articles 1382 et 1383 qui énoncent le principe général de la responsabilité encourue par quiconque cause dommage à autrui, fût-ce par négligence ou imprudence. Suffisante pour un délit de roulage, une maladresse de chasseur, ces articles de la loi ne peuvent manifestement être appliqués tels quels au chirurgien sous peine d'arrêter son initiative, de tuer la chirurgie elle-même.

Nous avons droit à un traitement de faveur. Lequel ?

Devons-nous désirer l'addition d'un texte nous visant spécialement ! En logique, oui, mais l'expérience apprend à se méfier de tant de prétendues améliorations qui se retournent ensuite lourdement contre les malheureux bénéficiaires.

M'est avis, pour ma part, que nous pouvons nous contenter du texte actuel avec toute son imprécision sous les

deux restrictions suivantes que la jurisprudence tend d'ailleurs à fixer :

1° L'appréciation de toute la question scientifique et technique doit être remise à des experts *chirurgiens*. L'expertise sera contradictoire selon la demande formulée par le professeur Pinard à l'occasion de l'affaire du docteur Laporte ;

2° Le Tribunal ne pourra juger contre les experts entrant à son tour, et d'après leur rapport, dans la discussion des faits aux points de vue scientifique et technique.

Dès 1833, ces principes sauveurs ont été fixés par le Procureur général Dupin dans l'affaire du docteur Thourret-Noroy accusé d'avoir lésé l'artère humérale au cours d'une saignée. »

La question scientifique ne peut, dit-il, constituer un cas de responsabilité civile, ni tomber sous l'examen des Tribunaux. C'est « du moment qu'ils se compliquent de négligence, de légèreté ou d'ignorance des choses qu'on doit nécessairement savoir que la responsabilité de droit commun est encourue et que la compétence de la justice est ouverte ».

En ce qui concerne les accidents d'Anesthésie, la jurisprudence semble, en France, fixée dans un sens conforme à l'équité.

Il y a 60 ans environ, aux débuts même de la chloroformisation, un jugement du Tribunal de la Seine condamnait l'opérateur malheureux « considérant que le chloroforme, agent dangereux, ne doit être employé que dans les opérations les plus graves ».

Un grand progrès pour l'humanité était menacé dans son essor, un élève de cette école du grand Bretonneau, un Maître, Velpeau, gagna la cause en Cour d'appel. « Vous tenez en vos mains l'avenir de la chirurgie : la question intéresse le public plus que le médecin. Si vous condamnez le chirurgien qui a employé le chloroforme, aucun de nous ne consentira désormais à en user, c'est à vous de maintenir l'abolition de la douleur ou de la réinventer. »

Et le Président, dont je regrette de ne pouvoir vous dire le nom, au moment où l'avocat se levait pour sa plaidoirie, l'arrêta par ces justes paroles :

« Maître, inutile, la cause est entendue. »

Une seule fois depuis, un tribunal, celui de Château-Thierry, un moment célèbre avec *son bon juge* — condamna, en 1903, à l'occasion d'une syncope chloroformique, un de nos confrères à 8.000 francs de dommages-intérêts, mais la cour d'Amiens réforma.

Pour l'Anesthésie donc nous pouvons être tranquilles au point de vue judiciaire et c'est un gros soulagement, car il s'agit d'un danger chaque jour, plusieurs fois par jour affronté. Notre inquiétude reste encore et toujours suffisamment en éveil.

Et puis voici toutes nos autres responsabilités, fautes opératoires, négligences, résultats éloignés mauvais ou simplement médiocres.

Les compresses opératoires laissées dans le ventre, danger pour l'opéré pas toujours, pour le chirurgien sûrement, si nous nous rappelons le procès intenté à un de nos maîtres justement estimés des hôpitaux de Paris dont je m'honore d'avoir été l'élève.

La compresse avait-elle été oubliée par le chirurgien lui-même ? Fait au moins douteux. En tous cas la malade avait été sauvée par l'opération, la compresse avait seulement retardé la guérison, les experts concluaient : Il n'y a pas négligence, ni faute lourde.

Le tribunal de la Seine condamna notre confrère à 5.000 francs de dommages-intérêts, après avoir, chose singulière, reconnu dans un de ses attendus : « Si la deman-



dérèglement est encore vivante aujourd'hui elle le doit très vraisemblablement, pour ne pas dire certainement, à l'intervention ».

Sauver la vie de quelqu'un et lui devoir 5.000 francs *Lex, sed dura lex*, a-t-on le droit de s'écrier. La Cour d'Appel réforma encore, mais tout cela n'empêche pas l'injustice de la poursuite, le bruit fait par la Presse à propos de la première condamnation, les désagréments sans nombre subis par le chirurgien.

Evidemment, pour le tribunal comme pour le public l'oubli d'une compresse est une faute lourde, une négligence impardonnable ; il y avait dans l'air des souvenirs du Grand Guignol. Et pourtant ! Notre confrère et illustre voisin Monprofit a dit de la gastroentérostomie : « C'est une affaire de lingerie », le mot est vrai, de toute la chirurgie abdominale il serait bon qu'il fût connu du grand public, que chacun sût qu'au cours d'une opération septique ou laborieuse, cette *lingerie* est la condition même du succès.

Cette compresse précipitamment introduite pour protéger le péritoine au cours d'une opération mouvementée, va peut-être disparaître méconnaissable au milieu des anses intestinales. Et c'est elle l'oubliée dont les inconvénients sont presque toujours nuls ou insignifiants qui, peut-être, aura sauvé le malade.

Tenez ! un souvenir personnel. Et s'il est des magistrats ici qu'ils feignent de ne pas entendre, il n'y a pas prescription. Un jour, d'urgence à la campagne j'opérais la femme d'un confrère pour rupture de grossesse tubaire avec inondation péritonéale. La malade mourait d'hémorragie, à l'ouverture le sang jaillit hors du ventre, la face devient cadavérique. Je plonge une, plusieurs compresses, je saisis la trompe, la lie, je termine au plus vite sur une malade exsangue, qui reste 48 heures entre la vie et la mort. Deux mois se passent, la plaie ne se cicatrise pas, je réopère et extrais à l'insu de la malade, une compresse oubliée ; la guérison est très rapide.

Mon opérée me doit la vie, indubitablement, indubitablement aussi j'ai commis au sens juridique une faute légère aux yeux de celui qui sait ce qu'est une opération dans de telles conditions, lourde aux yeux du public toujours pressé de commenter succès et insuccès des chirurgiens.

Mais plus que toutes autres affections, les fractures et luxations ont donné en ces derniers temps, lieu à des poursuites et à des condamnations. La radiographie comme l'Antisepsie et l'Anesthésie vient à son tour nous accabler de son infaillibilité. Fracture mal réduite. Luxation insoupçonnée, voilà ce qu'elle révèle ou paraît révéler, car rien de plus difficile à lire qu'une radiographie, *cette ombre d'une ombre*.

Ici aussi, que le Tribunal ne cherche pas à apprécier par lui-même, qu'il ne prononce pas contre les experts comme dans un procès récent plaidé dans notre région.

Les jugements rendus contre le médecin consciencieux, dirai-je avec Velpeau, atteignent plus le public que le chirurgien ; ce sont presque toujours des malades pauvres, des malades d'hôpital pourvus de l'assistance judiciaire qui demandent des dommages et intérêts. Rappelez-vous l'aventure toute récente de ce jeune chirurgien des hôpitaux de Paris si durement traité par le tribunal.

En entrant dans la voie des condamnations vous risquez d'arrêter cette noble tradition dont s'enorgueillit la Chirurgie française de secourir sans mesurer ni son temps ni sa peine, l'indigent comme le riche, soignant même celui-là mieux que celui-ci, parce que celui-là se remet

tout entier en ses mains sans restriction et gagne par cela même le chemin de son cœur.

Allez-vous implanter, selon le mot de l'éminent avocat Henri Robert, la doctrine du « Laissez mourir, » chercher à arracher de nos cœurs cet amour de l'hôpital tellement enraciné en nous, que ne plus y venir est la plus dure des souffrances pour le médecin vieillissant.

De telles condamnations d'ailleurs ne sont pas une sauvegarde, celle-ci doit être dans l'éducation morale même du médecin, dans la haute conscience qu'il doit avoir de son devoir, pénétré du noble rôle social dont son diplôme l'investit.

Les Républiques, a dit Montesquieu, ont besoin de vertu, les médecins sont soumis à la même prescription impérative. Cette vertu, ils doivent la puiser dans de fortes études classiques, une sévère discipline scientifique à cette école admirable de devoir et de dévouement qu'est l'hôpital, enfin et surtout dans l'exemple de nos maîtres.

On a coutume d'admirer dans le chirurgien le côté brillant, le virtuose ; celui-ci est surtout remarquable par sa décision, son audace imperturbable au cours des plus grandes opérations ; il va droit et vite au but, subjugue les spectateurs par sa hardiesse tranquille et sûre ; celui-là moins brillant mais plus méthodique, atteint la perfection même par son souci du détail, sa technique minutieuse et précise ; l'opération délicate est son triomphe.

Mais à ces qualités doit, pour faire le grand chirurgien s'en ajouter une autre : la conscience professionnelle, et, celle-ci est encore plus facile à transmettre aux jeunes disciples que les dons rares et tout individuels du virtuose.

Cette année même, j'assistais à la remise de la médaille de mon Maître le docteur Lucas Championnière, à l'occasion de sa nomination à l'Institut. En discours remarquables chacun venait dire tour à tour ce que fut le chirurgien novateur, l'apôtre courageux qui, au péril de sa situation, de ses intérêts, de ses amitiés mêmes, combattit tour à tour avec acharnement pour l'Antisepsie, la cure radicale des hernies, la suture de la rotule, le massage et la mobilisation dans les fractures, etc.

Et les applaudissements crépitaient.

Mais il fut un moment où un mouvement d'universelle sympathie souleva toute la salle lorsque le Professeur Debove dit : « Tous ici, amis, collègues, élèves, nous saluons d'abord en vous cette belle probité professionnelle dont vous donnâtes toujours l'exemple. »

Messieurs et chers élèves, dans ce pays de France « terre d'honnêteté et de dévouement » selon l'expression de Michelet, les beaux exemples de nos maîtres ne vous manqueront pas ; écoutez-les, suivez-les pour l'honneur de notre belle profession.

Leton de ce discours vous a paru peut-être sévère, je vous ai peint le chirurgien, le front soucieux, pliant sous le poids de sa responsabilité, obligé de réprimer sa sensibilité pour rester toujours au-dessus des événements. Loin de moi pourtant la pensée d'exciter en vous un découragement qui n'est ni de votre âge ni de notre race. Non, notre profession est belle ; elle est belle parce qu'elle est rude, plus belle encore parce qu'elle n'est qu'à l'aurore de ses destinées.

Victime d'une loi singulière, d'une fatalité inconsciente ou voulue, l'homme a d'abord jeté ses regards avides d'apprendre sur tout ce qui l'entoure avant de se regarder lui-même ; il ne vient que d'hier aux sciences biologiques.

Il a asservi à ses désirs la terre, la mer ; l'air lui appartient d'hier, qu'a-t-il fait ? que faisons-nous encore contre la maladie et la mort ?

Mais nous sommes à l'œuvre, la moisson deviendra

bientôt riche, car nous pressons de toutes parts le problème de la guérison des trois grands fléaux de l'humanité : tuberculose, syphilis, cancer.

Que de douleurs, de morts prématurées bientôt évitées et comme il sera vrai alors le mot de Renan : *Il vaut mieux en ce monde venir le plus tard possible.*

Cet avenir prochain, la collaboration intime de la médecine et de la chirurgie le réalisera, et peut-être ensuite pourrions-nous plus espérer encore.

Avec Mentschnikoff nous pouvons déjà nous demander si la vieillesse est bien inéluctable. Pourquoi, à dater d'un certain âge d'ailleurs variable avec les individus et les races, les cellules de remplacement cessent-elles de valoir celles auxquelles elles succèdent ?

Question d'Humeurs adultérées par des toxines charriées dans le sang.

Le problème est-il insoluble ?

J'avoue ne pas le croire et confiant dans la Destinée de l'Homme, je dirai l'Avenir est entre ses mains, entre les vôtres à vous tous jeunes gens adonnés aux travaux biologiques, pour une petite part entre les nôtres à nous chirurgiens en ce moment à l'avant-garde.

Pour que la Chirurgie montée très haut depuis l'ère antiseptique monte plus haut encore, nous n'avons qu'à garder fièrement la devise imposée par Malgaigne à la Société de Chirurgie de Paris : Vérité dans la Science, Moralité dans l'Art.

## LETTRE D'ANGLETERRE (1)

### La nouvelle loi d'assurance contre la maladie Le conflit avec les médecins

Tandis que le gouvernement français se débat dans les difficultés d'application de la loi sur les retraites ouvrières, le gouvernement anglais n'a guère plus de chance avec sa loi d'assurance contre la maladie et le chômage.

Rappelons brièvement les principales dispositions de la loi : pour le plus grand nombre des ouvriers l'assurance est obligatoire ; seuls en sont exempts les soldats, les marins, les fonctionnaires, les individus sans profession stable et, d'une façon générale, tous ceux dont le revenu dépasse 4.000 francs par an.

La cotisation de l'assuré est fixée à 40 centimes par semaine (30 centimes si c'est une femme) et doit être déduite du salaire. Celle du patron est de 30 centimes, celle de l'Etat de 20 centimes. Pour les salaires très bas, au-dessous de 3 francs par jour, la cotisation du patron est légèrement augmentée, celle de l'employé est réduite d'autant. Suivant le système adopté presque partout, ces diverses cotisations sont payées au moyen de timbres collés sur un livret spécial.

En échange de ces versements l'assuré obtient en cas de maladie :

I. Les soins médicaux gratuits et la fourniture gratuite des médicaments ;

II. Une indemnité de 12 fr. 50 par semaine (9,40 pour les femmes) pendant 26 semaines à partir du quatrième jour de la maladie ;

III. Une indemnité hebdomadaire de 6 fr. 25 pendant la convalescence aussi longtemps qu'il est incapable de reprendre le travail ;

IV. Les femmes en couche, soit qu'elles soient elles-mêmes assurées, soit que leur mari soit assuré, reçoivent une indemnité de 37 fr. 50 par semaine.

V. Les tuberculeux seront reçus dans des sanatoriums dont l'Etat va entreprendre immédiatement la construction.

Etant donné le grand nombre et la situation florissante des Sociétés de secours mutuels en Angleterre, le gouvernement a estimé que le plus simple était de confier à ces Sociétés l'administration de tout le système : ce sont elles qui recueilleront les cotisations et distribueront les secours.

Une assurance « postale » s'occupera des ouvriers qui, pour une raison quelconque, ne voudraient ou ne pourraient faire partie d'une Société de secours mutuels.

La loi est appliquée depuis le 15 juillet dernier ; elle est appliquée en ce sens que les versements sont obligatoires depuis cette date ; mais, comme il est nécessaire de constituer d'abord un fond de roulement, les assurés n'auront droit aux divers bénéfices qu'à partir du 15 janvier prochain.

Inutile de dire que parmi les ouvriers cette disposition est assez mal accueillie, mais cette opposition n'est rien à côté de celle des docteurs.

D'après le nouveau projet, les médecins chargés du service de l'assistance médicale recevraient 7 fr. 50 par an et par assuré. Bien que cette somme soit à peu près double de ce que payaient jusqu'ici les Sociétés de secours mutuels, les médecins protestent énergiquement en faisant remarquer :

1° Qu'on ne saurait invoquer les arrangements avec les Sociétés de secours mutuels ; les arrangements mécontentent tout le monde : les malades qui se disent mal soignés (ce qui est inévitable étant donné le nombre d'assurés confié à chaque médecin), les médecins qui se déclarent exploités.

2° Que le projet risque de leur enlever une grosse partie de leur clientèle. Sur 13 millions d'assurés qui, d'après le projet de loi, auront droit à l'assistance médicale, 6 millions au plus faisaient déjà partie d'une Société de secours mutuels ou d'un club médical ; c'est donc 6 à 7 millions de clients perdus. Comme, en outre, le projet de loi établit que, dans quelques années, non seulement les assurés, mais toute leur famille auront droit à l'assistance médicale, le client payant aura complètement disparu.

La British Medical Association, qui a déjà réuni plus de 30.000 signatures, déclare que, si le projet du gouvernement n'est pas modifié, les médecins feront « grève ».

Voici les principales modifications qu'elle réclame :

1° Seuls auront droit aux bénéfices de l'assistance, les personnes dont le revenu ne dépasse pas 50 francs par semaine.

2° Le malade aura le droit de choisir son docteur parmi les docteurs consentant à assurer le service de l'Assistance Médicale.

3° Les médecins seront payés par des Conseils de santé spéciaux, et non par les Sociétés de secours mutuels.

4° Les médecins auront une représentation suffisante dans ces Conseils.

(1) La Gazette Médicale du Centre publiera chaque mois, à cette place, sous la signature de M. Johnson, une Lettre d'Angleterre, mettant nos lecteurs au courant des questions actuelles qui dominent les préoccupations de nos voisins d'outre Manche.



5° Les médecins recevront au minimum 10 fr. 60 par assuré et par an, plus 1 fr. 85 pour la fourniture des médicaments et 1 fr. 25 pour les services extraordinaires (visites de nuit, opérations, etc.) soit 13 fr. 70 au total.

Le gouvernement déclare ces prétentions exorbitantes et affirme que, si les médecins ne cèdent pas, il se passera

d'eux. Mais, comme ceux-ci de leur côté tiennent bon et qu'on ne signale dans leurs rangs, au moins jusqu'ici, aucune défaillance, il est probable qu'en fin de compte le gouvernement sera forcé d'y mettre les pouces. Le débat promet d'être intéressant.

JOHNSON.

## UN DISCIPLE DE DESCARTES

# BOSSUET ANATOMISTE ET PHYSIOLOGISTE<sup>(1)</sup>

Par A.-F. LE DOUBLE,

De l'Académie de Médecine

(Suite)

Ainsi que l'a écrit le prélat meltois qui fut le suprême représentant et interprète de la France catholique et monarchique d'autrefois et qui ajouta plus que personne à sa vertu et à sa gloire :

« Il est indispensable de compléter l'examen macroscopique d'un organe par son examen microscopique si on désire avoir des notions plus précises sur sa structure ;

« Il est exact que si nous ignorons presque tout de l'arrangement des éléments anatomiques du cerveau, c'est parce qu'ils sont innombrables, d'une finesse extrême, très intriqués et s'altèrent plus vite après la mort que les autres.

Et, cependant, il n'est pas un seul des organes de son corps sur lequel il importerait davantage à l'homme d'être entièrement renseigné. La connaissance des fonctions d'un organe découle, en effet, presque nécessairement de celle de son mode de conformation. Pourquoi ignorons-nous tous les usages du thymus, du corps thyroïde, des capsules surrénales, etc. ? Parce que leur structure nous est encore peu connue. Il en est de même du cerveau. Du jour où nous saurons positivement comment il est constitué, la philosophie ne flottera plus entre le spiritualisme et le matérialisme ou le sensualisme pour me servir d'une expression rajeunie.

Après avoir lu les pages qui précèdent on doit être aussi convaincu que moi que le Prince de l'Eglise qui, par la mâle beauté et la grâce naturelle de son geste et l'onction de son verbe, plein d'étonnantes audaces, bouleversait son auditoire de seigneurs

empanachés et de grandes dames en fontange, toute la Cour et le Roi-Soleil lui-même, a eu des connaissances aussi étendues que précises en anatomie et physiologie. Reste à déterminer s'il les a acquises en fréquentant seulement des professionnels, en voyant des pièces anatomiques préparées par eux, en lisant des traités techniques ou en faisant tout cela et œuvre d'anatomiste. A-t-il disséqué, en un mot ? Il n'est permis de l'inférer que de quelques phrases assez vagues dans le genre de celle-ci :

« Tous les intestins ont leur pellicule commune, qu'on appelle le *péritoine* (1), qui les enveloppe, et qui contient divers vaisseaux, entre autres, les ombilicaux, appelés ainsi parce qu'ils se terminent au nombril (2). Ce sont ceux où le sang et la nourriture sont portés à l'enfant, tant qu'il est dans le ventre de la mère. Ensuite ils n'ont plus d'usage, et aussi se resserrent-ils tellement, qu'à peine les peut-on apercevoir dans la dissection. »

Jusqu'à plus ample informé et pour deux raisons j'incline, cependant, fermement à penser que Bossuet n'a pas disséqué. D'abord les « on dit, on prétend, ceux qui ont disséqué assurent, » etc., abondent dans *La connaissance de Dieu et de soi-même*, ensuite, l'étude publique de la médecine et par conséquent, la dissection du corps humain qu'elle impose impérieusement, est interdite aux prêtres par le droit canon (*Corpus Juris*, reg. 10, *me clerici*) (3).

(1) Péritoine, du grec *περιτονηον*, formé dans le même sens de *περι*, autour et de *τενω*, je tends : c'est une grande séreuse qui enveloppe les viscères de l'abdomen et les vaisseaux ombilicaux, sans les contenir dans sa cavité.

(2) Nombril, en latin *ombilicus*.

(3) De ce que des prêtres et des hauts dignitaires de l'Eglise, Henry Thibaut, chanoine et pénitencier de l'Eglise de Paris, le car-

(1) Voir *Gazette Médicale du Centre* depuis le premier juin 1912.

## CHAPITRE II

## LES SENS EXTÉRIEURS

Deux ordres d'appareils servent à l'homme pour se mettre en rapport avec le monde extérieur :

Un appareil locomoteur comprenant des agents passifs, les os, et des agents actifs, les muscles ;

Un appareil sensoriel constitué par des organes dits organes des sens.

« Chaque sens, ainsi que l'a noté Bossuet (1), a le sien propre. La vue a les yeux, l'ouïe a les oreilles ; l'odorat a les narines ; le goût a la langue et le palais, le toucher seul se répand dans tout le corps, et se trouve partout où il y a des chairs.

« A la vue appartiennent la lumière et les couleurs ; à l'ouïe, les sons ; à l'odorat, les bonnes et mauvaises senteurs ; au goût, l'amer et le doux, et les autres qualités semblables ; au toucher le chaud et le froid, le dur et le mou, le sec et l'humide... »

Les opérations des sens sont « appelées sentiments (2) ou plutôt sensations. Voir les couleurs, ouïr les sons, goûter le doux et l'amer, sont autant de sensations différentes.

« Les sensations se font dans notre âme à la présence de certains corps, que nous appelons objets. C'est à la présence du feu que je sens la chaleur ; je

dinal Pierre Damiens, etc., voire même des Papes, Jean XXI et Nicolas V. antérieurs au moyen âge ou du moyen-âge, ont été médecins (Cf. la *Litanie des Saints Médecins*, de MEYSSONNIER, docteur de Montpellier, édit. de 1646), il ne s'ensuit pas forcément pour cela qu'ils aient disséqué des corps humains. Ils pouvaient être médecins avant d'entrer dans les ordres. D'autre part, jusqu'au moyen âge, et même un certain temps après, les démonstrations d'anatomie des philiâtres se faisaient sur un quadrupède, généralement un porc ou un chien.

C'est Frédéric II, à la cour duquel a débuté le grand mouvement scientifique et littéraire auquel on a donné le nom de Renaissance, qui, au XIII<sup>e</sup> siècle, a permis le premier aux médecins de ses Etats, de disséquer non plus des bêtes, mais des cadavres humains.

En 1376, la Faculté de Montpellier en était encore à se féliciter d'avoir obtenu de Louis d'Anjou un *cadavre de criminel par chaque année*, pour faire des démonstrations.

A la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, l'Ecole de Montpellier était plus riche : elle pouvait disséquer deux cadavres humains par an. Elle n'en disséquait pas une demi-douzaine cent ans plus tard.

Sans doute, et je l'ai péremptoirement démontré, Rabelais disséqua des corps humains, fut un grand anatomiste, l'émule, sinon le précurseur de Vésale, mais une exception n'a jamais fait que confirmer la règle.

Il y a, objectera-t-on encore, beaucoup de prêtres qui, en possession du diplôme de docteur ès-sciences naturelles, professent, à l'heure présente, dans les Universités catholiques ? Cela prouve tout simplement que la dissection des animaux n'est pas défendue par l'Eglise, et rien de plus.

(1) *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. I, art. 2.

(2) On se sert de préférence aujourd'hui du mot sentiment pour exprimer les plaisirs et les douleurs de l'âme, les émotions et les affections qui les suivent.

n'entends aucun bruit que quelque corps ne soit agité ; sans la présence du soleil et des autres corps lumineux, je ne verrais point la lumière ; ni le blanc ni le noir, si la neige par exemple, ou la poix ou l'encre n'étaient présents. Otez les corps mal polis ou aigus, je ne sentirai rien de rude ni de piquant. Il en est de même des autres sensations....

« Et en effet, s'il y a des corps dans l'univers, c'est chose de fait, dont nous sommes avertis par nos sens, comme des autres faits ; et sans le secours des sens, je ne pourrais non plus deviner s'il y a un soleil que s'il y a tel homme dans le monde (1). »

N'est-il pas surprenant de voir encore dans ce cas Bossuet ecclésiastique, ne pas partager l'opinion de Descartes, laïque, qui a fait reposer sur la véracité divine la croyance à l'existence des corps ?

En ces termes d'une précision remarquable il a défini :

« La sensation (si toutefois une chose si intelligible de soi a besoin d'être définie) ; la première perception (2) qui se fait dans notre âme à la présence de certains corps que nous appelons objets, et en suite de l'impression qu'ils font sur les organes de nos sens » et montré que « cette impression vient immédiatement ou originellement de l'objet.

« Elle en vient immédiatement dans le toucher, dans le goût...

« Nous ne goûtons que ce qui est appliqué à notre langue et à l'égard du toucher, le mot l'emporte.

« Elle en vient originellement dans les autres sensations, où l'application de l'objet n'est pas immédiat, mais où le mouvement qui se fait en vient jusqu'à nous tout du long de l'air par une parfaite continuité... »

Le soleil et le feu qui « nous échauffent (3), étant éloignés, il est clair qu'ils ne font impression sur notre corps qu'en la faisant sur l'air qui le touche.

« Le même (4) se doit dire du froid ; et ainsi ces deux sensations appartenant au toucher, se font par l'application et l'attouchement de quelque corps.

« On doit croire que si le goût et le toucher demandent un contact réel, il ne sera pas moins dans les autres sens, quoi qu'il y soit plus délicat.

« Et l'expérience le fait voir, même dans la vue, où le contact des objets et l'ébranlement de l'organe corporel paraît le moindre ; car on peut aisé-

(1-3) *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. III, art. 14 et art. 3.

(2) Quelques philosophes ont proposé de substituer à ce mot dont s'est servi également Descartes pour exprimer la manière dont s'effectue les sensations (Cf. *Les Passions de l'âme*, part. 22 et 23) celui de *modification*, de *phénomène*.

(4) La même chose.



ment sentir, en regardant le soleil, combien ses rayons directs sont capables de nous blesser : ce qui ne peut venir que d'une trop violente agitation des parties qui composent l'œil.

« Mais encore que ces rayons nous blessent moins étant réfléchis, le coup en est souvent très fort, et le seul effet du blanc et du noir nous fait sentir que les couleurs ont plus de force que nous ne pensons pour nous émouvoir. Car il est certain que le blanc écarte les nerfs optiques, et que le noir, au contraire, les tient trop serrés. C'est pourquoi ces deux couleurs blessent la vue, quoique d'une manière opposée ; car le blanc la dissipe et l'éblouit : ce qui paraît tellement à ceux qui voyagent parmi les neiges, pendant que la campagne en est couverte, qu'ils sont contraints de se défendre contre l'effort que cette blancheur fait sur leurs yeux, en les couvrant de quelque verre, sans quoi ils perdraient la vue. Et les ténèbres, qui font sur nous le même effet que le noir, nous font perdre la vue d'une autre sorte, lorsque les nerfs optiques, trop longtemps serrés à la fin, deviennent très mobiles, et incapables d'être ébranlés par les objets. On sent aussi à la longue, qu'un noir trop enfoncé fait beaucoup de mal ; et par l'effet sensible de ces deux couleurs principales, on peut juger de celui de tous les autres.

« Quant aux sons, l'agitation de l'air, et le coup qui en vient à notre oreille sont choses trop sensibles pour être révoquées en doute. On se sert du son des cloches pour dissiper les nuées. Souvent de grands cris ont tellement fendu l'air, que les oiseaux en sont tombés ; d'autres ont été jetés par terre par le seul vent d'un boulet. Et peut-on avoir peine à croire que les oreilles soient agitées par le bruit, puisque même les bâtiments en sont ébranlés et qu'on les en voit trembler ? On peut juger par là de ce qui fait une plus douce agitation sur des parties plus délicates.

« Cette agitation de l'air (1) est si palpable, qu'elle se fait même sentir en d'autres parties du corps. Chacun peut remarquer ce que certains sons, comme celui d'un orgue ou d'une basse de viole, font sur son corps : Les paroles se font sentir aux extrémités des doigts situés d'une certaine façon ; et on peut croire que les oreilles, formées pour recevoir cette impression, la recevront aussi beaucoup plus forte.

« L'effet des senteurs nous paraît par l'impression qu'elles font sur la tête. De plus, on ne verrait pas les chiens suivre le gibier, en flairant les endroits où il a passé, s'il ne restait quelques vapeurs sorties de l'animal poursuivi. Et quand on brûle des parfums, on en voit la fumée se répandre dans toute une chambre, et l'odeur se fait sentir en même

temps que la vapeur vient à nous. On doit croire qu'il sort des fumées à peu près de même nature, quoique imperceptibles, de tous les corps odoriférants, et que c'est ce qui cause tant de mauvais effets dans notre cerveau. Car il faut apprendre à juger des choses qui ne se voient pas, par celles qui se voient...

« Un corps interposé m'empêche de voir le tableau que je regardais (1) : quand le milieu est transparent, selon la nature dont il est, l'objet vient à moi différemment ; l'eau, qui rompt la ligne droite, le courbe à mes yeux ; les verres, selon qu'ils sont colorés ou taillés, en changent les couleurs, les grandeurs et les figures ; l'objet se grossit ou s'apetisse (2), ou se renverse ou se redresse, ou se multiplie. Il faut donc premièrement, qu'il se commence quelque chose sur l'objet même, et c'est la réflexion de quelque rayon du soleil, ou d'un autre corps lumineux ; et il faut, secondement, que cette réflexion se continue tout le long de l'air jusqu'à mes yeux : ce qui montre que l'impression qui se fait sur moi vient originellement de l'objet même.

« Il en est de même de l'agitation qui cause les sons, et de la vapeur qui excite les senteurs. Dans l'ouïe, le corps résonnant qui cause le bruit doit être agité : et on y sent au doigt un trémoussement tant que le bruit dure. Dans l'odorat, une vapeur doit s'exhaler du corps odoriférant ; et dans l'un et dans l'autre sens, si le corps qui agite l'air rompt le coup qui venait à nous, nous ne sentons rien...

« Quoique la sensation demande, pour être formée, la présence actuelle de l'objet (3), elle peut durer quelque temps après. Le chaud ou le froid dure dans ma main après que je l'ai éloignée, ou du feu, ou de la glace qui me la causaient. Quand une grande lumière, ou le soleil même, regardé fixement (4), a fait en nos yeux une impression fort violente, il nous paraît encore, après les avoir fermés, des couleurs d'abord assez vives, mais qui vont s'affaiblissant peu à peu, et semblent à la fin se perdre dans l'air. La même chose nous arrive avec un grand bruit ; et une douce liqueur laisse, après qu'elle est passée, un moment de goût exquis. Mais tout cela n'est qu'une suite de la première touche de l'objet présent...

« Ainsi dans les sensations à n'y regarder seulement que ce qu'il y a dans le corps, nous trouvons

(1) De la connaissance de Dieu et de soi-même, ch. III, art. 4.

(2) Devenit plus petit.

(3) De la connaissance de Dieu et de soi-même, ch. I, art. 1.

(4) Les oiseaux qui possèdent un écran mobile devant la rétine, le peigne, peuvent seuls regarder longtemps fixement le soleil. L'aigle qui regarde longtemps, fixement le soleil ne le voit pas car il a, auparavant, abaissé l'écran mobile qui protège sa rétine.

(1) On sait aujourd'hui que l'air n'est pas le conducteur exclusif du son, qu'il se propage à travers tous les corps élastiques.

trois choses à considérer, l'objet, le milieu et l'organe même : par exemple, les yeux et les oreilles (1). »

Avant d'entreprendre dans le double intérêt de la religion et de la réputation de Descartes, de diriger la philosophie dans les voies d'un cartésianisme mitigé, Bossuet a dû lire et relire attentivement non seulement les écrits du célèbre philosophe tourangeau mais encore ceux du Saint Docteur, ceux du Docteur Angélique qui font autorité en matière théologique et ceux des deux chefs de l'Ecole péripatéticienne qui méritent moins que toutes les autres vieilles Ecoles philosophiques le reproche de s'être rendue par le choix des méthodes, étrangères aux données de la biologie, réfractaire au progrès scientifique, ceux du « divin » Platon et ceux d'Aristote « qui quelquefois, lui aussi, a parlé diviniment (2) ». On a déjà eu diverses preuves de cette assertion et la proposition générale ci-dessus (3) que « dans les sensations à n'y regarder que ce qu'il y a dans le

corps, nous trouvons trois choses à considérer, l'objet, le milieu et l'organe lui-même, par exemple, les yeux et les oreilles », en est une nouvelle. Quel était, en effet, en cela l'enseignement de l'Ecole ? Celui-ci :

Le monde extérieur pénètre en nous par le contact intime de l'agent et du patient (1) ;

Les agents qui exercent sur nous une action informante sont parfois les corps eux-mêmes ;

Il en est ainsi dans l'acte du toucher ;

A y regarder, cependant, de près, même dans l'acte du toucher, l'objet ne frappe le sens que par l'intermédiaire d'un milieu, d'une membrane (« *accidit utrumque percuti.* » St. Th. de *Animâ*, II, lect. 23)

Pour les autres sens, l'information (2) nous arrive à travers l'air ou éther, auxquels les objets ont communiqué leurs vibrations lumineuses ou sonores. (*in aliis sensibus immutatio medii est causa quod immutatur sensus.* St Th. *eodem loco.*)

(A suivre).

(1) De la connaissance de Dieu et de soi-même, cli. III, art. 4.

(2) Loc. cit. *suprà* ch. I, art. 17. Ce que la philosophie de Platon a perdu en douceur avec le Stagyrte, elle l'a gagné en clarté, en vérité et en profondeur. L'auteur des *Leçons de physique*, du *Ciel*, du *Monde*, de *La météorologie*, du *Traité d'acoustique*, du *Traité des plantes*, de *L'histoire des animaux*, de *La génération des animaux*, de *La vie*, de *La sensation*, de *La jeunesse et la vieillesse*, de *La vie et la mort*, de *La respiration*, etc., s'est acquis des droits imprescriptibles à la reconnaissance des expérimentateurs et des observateurs modernes.

On lui doit, en effet, la découverte de la théorie de l'épigenèse, du principe de la division du travail physiologique, du principe de la corrélation des formes, de la reproduction parthénogénétique des abeilles, de la multiplication par scissiparité des polypes d'eau douce, de l'existence simultanée chez certains poissons des organes mâles et femelles, des courants nerveux centripète et centrifuge, etc.

(3) Qu'il s'est plu à formuler encore ailleurs et d'une façon plus

complète en ces termes : « qu'il se fait en toutes les sensations un mouvement enchaîné qui commence à l'objet et se termine au dedans du cerveau. »

(1) On disait dans l'Ecole et on continue à dire en philosophie l'agent et le patient, pour signifier la cause, ou la chose, ou la personne qui opère, et le sujet sur lequel opère cette chose ou cette personne. Agent du latin *agens*, participe présent de *agere* agir, ce qui agit, ce qui opère ; patient, en latin *patiens* fait de *pati*, qui souffre, qui reçoit l'impression d'un agent physique.

(2) « Sous l'action de l'objet la faculté reçoit une information ou espèce impressée, et réagit sous cette information ; cette nouvelle intention est l'espèce expresse : ces deux termes désignent les deux aspects d'un même phénomène. » (St. Thomas, in *secundum de Animâ*, lect. 24 ; St-Bonaventure, de *reduct. artium ad theolog.* etc.)

## SOCIÉTÉ MÉDICALE D'INDRE-ET-LOIRE

Séance du 19 octobre 1912.

Présidence de M. Écot, président.

Étaient présents : MM. LAPEYRE, MARNAY, BOUREAU, SABATHÉ, PROST-MARÉCHAL, STECEWITZ, MIGNON, MENUET, FAULON, PETIT, DUBREUIL-CHAMBARDEL.

### Technique des incisions dans les péritonites

M. Lapeyre discute, d'après les récentes communications de M. Sencert au Congrès de chirurgie, de la valeur des diverses incisions dans les cas de péritonite libre. On a tendance actuellement à préférer aux grandes incisions, de petites incisions. M. Lapeyre a eu l'occasion d'essayer cette nouvelle technique et lui reconnaît en effet comme avantages : la diminution du choc opératoire ; la plus grande pression

du pus qui en facilite l'issue et permet de mieux vider la poche ; la réparation plus rapide des tissus.

M. Boureau pense que dans le cas de péritonite la dimension des incisions n'est qu'un facteur secondaire et que la guérison dépend surtout des soins post-opératoires. Ce sont ces soins principalement qui diminuent la gravité du choc opératoire. Pour lui il est partisan d'incisions moyennes permettant un lavage sérieux de la poche.

Fracture partielle de la cupule du radius gauche

MM. Prost-Maréchal et Menuet présentent un malade et des clichés radiographiques et font la communication suivante :

J'ai pensé intéresser les membres de la Société Médicale en leur présentant un malade porteur d'une lésion osseuse assez rare et dont le diagnostic n'a pu être établi que par une radio-



graphie due à la très gracieuse obligeance de notre confrère le Dr Menuet.

Voici ce dont il s'agit : Un sous-officier de Cuirassiers est amené à l'hôpital militaire de Tours le 17 septembre dans la soirée, évacué des manœuvres. Il a fait le matin même une chute de cheval en même temps qu'un de ses camarades qui, lui, a été atteint de luxation de l'épaule, réduite séance tenante par un médecin étranger à son régiment. Ce médecin se contente de constater que le coude est douloureux. Probablement un peu suggestionné parla luxation de l'épaule qu'il vient de réduire, il envoie ce malade à l'hôpital et inscrit sur le billet comme diagnostic « Luxation de l'extrémité supérieure du radius ». *Ce diagnostic est écrit à la hâte au milieu du brouhaha d'une troupe en marche sans examen suffisant possible.*

Le malade raconte qu'il a été projeté en avant et à gauche de son cheval et qu'il a eu le coude pris sous sa monture, il n'a pas perdu connaissance, et n'a subi aucune manœuvre de réduction de luxation.

A l'examen nous trouvons les extrémités radiale et cubitale, l'olécrâne l'épicondyle et l'épitrôchlée en situation normale ; il n'y a qu'une légère douleur au niveau du pli du coude en avant et une douleur très accentuée, très localisée au niveau de l'insertion radiale du rond pronateur quand on explore le radius sur sa face externe et surtout quand on essaie de mettre en supination l'avant-bras qui est immobilisé en pronation très marquée. Les jours suivants on constate une assez forte échy-mose, la douleur reste très aiguë et exquise sur le point précis à la pression ; la supination reste impossible spontanément et, quand on essaie de l'obtenir de force, elle réveille la douleur ci-dessus et laisse percevoir un craquement très net qui n'a cependant pas un caractère osseux franc. Une demi-immobilisation dans une gouttière, des massages faits avec prudence dès le premier jour furent les seules prescriptions pendant une semaine. Le gonflement disparut assez rapidement avec l'échy-mose sous l'influence de ces massages, mais mon diagnostic un instant orienté vers une fracture située au niveau-même de l'insertion radiale du rond pronateur, en raison de la supination constante, du craquement et de la douleur provoqués, de l'échy-mose, ne me satisfait point. Le 7 octobre je pus enfin demander la clef de l'énigme à la radiographie. J'ajoute que, pour des raisons particulières, je n'avais pu recourir plus tôt à ce mode précieux d'investigation.

Voici la radiographie que je dois à notre confrère Menuet ici présent et qui a bien voulu faire gracieusement une série d'épreuves de contrôle. Après avoir interprété cette radiographie avec lui, vous y verrez une sorte d'encoche sur le pourtour de la cupule radiale, encoche située dans l'extension du membre mis en supination, vers la partie interne presque en contact avec la surface articulaire radio-cubitale supérieure (petite cavité sigmoïde du cubitus). On aperçoit aussi, vers le point douloureux, un amas osseux, probablement le fragment éclaté de la cupule, qui explique la douleur provoquée à ce point par la pression et par les mouvements de supination forcée qui mettent en mouvement les muscles épicondyliens sur ce fragment. Celui-ci apparaît, semble-t-il, à hauteur de l'épicondyle dans l'épreuve radiographique du coude fléchi. Le craquement perçu paraît le résultat de la rotation de la cupule radiale échan-crée, l'échan-crure venant buter contre le bord antérieur de la facette articulaire cubitale sur laquelle elle s'abouche quand le membre est au repos en pronation comme nous l'avons dit.

Comme vous le voyez le résultat semble satisfaisant.

Le massage d'une part et la mobilisation faite par moi chaque jour systématiquement et dès le début, malgré la douleur provoquée, permet d'espérer le retour fonctionnel complet de ce membre ; ceci est d'autant plus appréciable pour ce malade, qu'il s'agit d'un sous-officier de carrière dont l'avenir militaire serait compromis s'il était privé de l'intégrité des fonctions de son bras gauche, qui est par excellence le bras du cavalier.

Enfin j'attire en terminant tout particulièrement l'attention sur ce fait que, dans ce traumatisme que je vous présente, seule la cupule radiale a été intéressée alors que d'habitude cette fracture s'accompagne de lésions des autres extrémités osseuses de l'articulation du coude.

Hamilton dans son « Traité des fractures », ne relève que 5 fois sur 22 cas signalés la fracture isolée de la cupule radiale. Malgaigne dans son « Traité des fractures » ne dit pas un mot de ces fractures isolées.

### Séance du 16 Novembre

Présidence de M. STEGEWITZ, vice-président.

Présents : MM. BOUREAU, TILLAYE, BOSQ, MARNAY, LEBŒUF, GUÉRARD, PETIT, DUBREUIL-CHAMBARDEL.

Excusés : MM. ANDRÉ et ECOT.

M. Leboeuf, de Loches, est admis comme membre de la Société.

### Le Cancer à Loches

M. Marnay a été frappé par la fréquence du cancer à Loches. Il a constaté une moyenne de décès de 1.49 00/00 alors qu'en France elle n'est que de 0.78 00/00. Des recherches qu'il a entreprises sur cette question, il croit pouvoir conclure à l'influence très réelle du sol dans le développement de cette affection. Les pays à craie ont en effet une morbidité cancéreuse bien supérieure à celle des pays à granit.

M. Guérard souligne le rôle des maisons comme moyen de propagation du cancer et signale diverses observations d'épidémies domestiques. Dans les petites villes, comme Loches, où les constructions sont généralement vieilles et ne se transforment pas, il y a sans doute des foyers permanents de cancer dans certaines maisons. De là, la nécessité de noter exactement les maisons où se produisent des décès par cancer.

### Secret Professionnel

M. Boureau à propos d'un fait récent où on l'avait prié d'intervenir, pose comme principe qu'en aucun cas un médecin ne peut être délié du secret professionnel même s'il y est autorisé par le malade.

La Société adopte cette façon de voir.

## FOLK-LORE DE LA TOURAINE

### NOUVELLE CONTRIBUTION

(REPRODUCTION INTERDITE)

Par Jacques ROUGÉ

(Suite)

## LE PARLER TOURANGEAU

*Macarouniers* — fabricants de macarons. A Ligueil une famille divisée en deux branches fabrique le macaron. On ajoute au nom de la famille le qualificatif macarouniers ou même simplement macaron. Ex. : X macaron, de la famille des macarouniers.

*Macher* — contusionner. Ex. : J'ai le pied mâché.

*Macouin* — enfant difforme.

*Maçoune* — maçonnerie.

*Madeleine* — tout fruit précoce. Ex. : raisin madeleine.

- Magascar* — madagascar. Ex. : La campagne de Madagascar : la ferme de Magascar (près Loches).
- Magner* — toucher ; remuer.
- Magnes* — manières. Ex. : A c't'heu alle fait des magnés, la droÿère !
- Magniahe* — facile à manier ; d'abord facile — individu facile à convaincre.
- Magnière* — manière.
- Maidaime* — madame.
- Maigrelin* — maigre.
- Maigue* — maigre ; le maigre ; Ex. : faire maigue (chère).
- Mairerie* — mairie.
- Maïte* — maître.
- Mal* (haut) — épilepsie.
- Maladineu* — maladif.
- Mal commode* — incommode.
- Mal en train* — souffrant.
- Malgagne* — travail non rémunéré. *La Malgagne*, nom d'une terre, (commune de Ligueil).
- Malinge* — mélange.
- Malinger* — mélanger.
- Mal poli* — impoli.
- Mal utile* — inutile.
- Mamer* — manger (terme enfantin) Ex. : Mame, mon petit.
- Mameselle* — mademoiselle.
- Maneyer* — manier ; palper.
- Manifestue* — magnifique.
- Manque* (sans) — sans manquer.
- Manthelanaï* — habitants de Manthelan canton de Ligueil.
- Mar* — mars.
- Marbe* — marbre.
- Marcage* — marécage.
- Marcenaire* — mercenaire.
- Marcerie* — mercerie.
- Marchais* — fosse qui tient l'eau toute l'année.
- Marcier* — mercier.
- Marci ; Marcile* — merci.
- Marde* — merde.
- Mardeu ; Mardou* — merdeux ; sale.
- Marer* — bêcher.
- Margotte* — pie.
- Margoulette* — la mâchoire, la figure.
- Mariant* — facile à marier ; disposé à se marier.
- Maricage* — marécage.
- Maricageu* — marécageux.
- Marichal* — maréchal-ferrant.
- Marié à la chambre* — marié à la mairie.
- Marienne* — méridienne ; repos de midi en été (voir au folk-lore).
- Marie-salope* — femme sale.
- Marine* (le temps) — le temps marine. se marine ou s'emmarine, c'est-à-dire devient soudainement orageux ou pluvieux.
- Marlaud* — petit merle ; espèce de marlaud c'est-à-dire individu de peu d'importance.
- Marqué* (papier) — papier timbré.
- Marounner* — maronner.
- Martiner* (le vin) déguster le vin nouveau à la Saint-Martin le 11 novembre.
- Marsaule* — marsault.
- Marveilles* — merveilles.
- Marveillé* — émerveillé.
- Marveilleu* — merveilleux.
- Marzelle* — margelle.
- Mascander* — abimer ; piller ; quelquefois blesser.
- Masse* (être) — être gros ; être lourd.
- Massiaux* — petites masses pour casser les cailloux.
- Matriau* — matériau.
- Matriel* — matériel.
- Mécaniser* — taquiner.
- Meceyller* (meceyllère) — grosse dent molaire. Ex. : Je souffre de mes meceyllères ou mon meceyller me fait mal.
- Médeucin* — médecin.
- Médecine* — médecine ; purge. Ex. : J'avons pris noute médecine à c'matin. A fait point de l'eufet encore.
- Mégauder* — *Mégauder* se dit d'un enfant qu'allait une femme enceinte. Ex. : Un enfant qui mégaude.
- Menhuite* — minuit.
- Mékerdi* — mercredi.
- Mèlle ou Meille* — nêlle.
- Mellier* — nêllier.
- Mêler* — pourrir — (en parlant des fruits) se gâter.
- Mêlé* — fruit gâté ou très mûr.
- Méliér* (gros ou petit) — cépage blanc.
- Melieu* — milieu.
- Men* — le mien.
- Menne* — la mienne.
- Menines* — petites mains.
- Mennequins* — épouvantails faits pour les oiseaux dans les champs.
- Mention* (fait) — indiqué dans un marché.
- Mentis* (des) — mensonges.
- Menu* — petit.
- Ménuitte* — minuit.
- Menus* (les) — les avoines de mars.
- Ménuserie* — menuiserie.
- Ménusier* — menuisier.
- Ménutieu* — minutieux.
- Mère-laine* (n'être pas de la) — n'être pas très honorable ; n'être pas d'une bonne famille.
- Mérienne* — repos de midi ; sommeil accordé aux moissonneurs, faucheurs et batteurs (faire mérienne).
- Merlasse* — femelle du merle.
- Mesurée* — le contenu d'une mesure.
- Mette* — coffre au pain et à la nourriture.
- Métive* — moisson.
- Métiver* — faire moisson.
- Meubelier* — mobilier.
- Meubelier-Meublant* — les meubles.
- Meur ou Meu* — mûr : le raisin est meur.
- Meuse* — mûre : Ex. : les poires sont meuses.
- Meusir* — mûrir.
- Micanicien* — mécanicien.
- Micanique* — mécanique.
- Migée* — pain émietté dans du vin sucré.
- Mignoune* — mignonne.
- Miheur* — meilleur.
- Mincer* — écraser ; amincir ; émietter du pain.
- Mine* (la) — la chatte ou le chat.
- Miner* — ennuyer ; fatiguer. Ex. : miner quelqu'un, se moquer de quelqu'un.
- Miningite* — méningite.
- Minisse* — ministre ; âne.
- Mino* — chat ; chasse ; tour de coud'enfant ; clitoris.
- Miotte* — met composé de pain émietté dans le vin ou le lait.
- Miottée* — un bol plein de miotte.
- Miroué* — miroir.



*Mitan* — milieu ; aller du mitan à la rive, signifie ne savoir pas se conduire.  
*Mitante* (fièvre) — fièvre intermittente.  
*Mitounner* — mitonner.  
*Mitraille* — la monnaie en général.  
*Mitrournée* (chaux) — chaux vieillie ou de mauvaise qualité.  
*Mituel* — mutuel. Ex. : l'escourre mituel.  
*M'noper* — chatouiller et caresser les femmes.  
*Mode* — avis. Ex. : à mode de vous c'est-à-dire suivant votre avis, votre conseil ou votre idée.  
*Modisse* — modiste.  
*Mognon* — moignon.  
*Moigniau* — moineau.  
*Moine* — toupie.  
*Mollange* — terre facile à cultiver.  
*Molles* — mures de la ronce.  
*Mollette* — partie jaune de l'œuf ; œuf à deux mollettes, œuf possédant deux parties jaunes.  
*Molleter* (faire) — molleter un œuf signifie le rendre propre, par une légère cuisson, à être mangé à la coque.  
*Mondes* (des) — des gens ; des parents, des invités.  
*Monition* — munitions : nourriture ; vivres.  
*Montauban* — chaise percée avec siège en bois et non pas en paille.  
*Montretout* (aller à la foire de) — se désabiller ; se dévêtir ; être nu.  
*Montrésoriens* — les habitants de Montrésor.  
*Moquié* — moitié. Le métayer ou fermier à moitié dit à son maître : M'sieu veuti partager sa moquié ce qui fait l'quart ben sur.  
*Moron* — mouroin.  
*Mortifications* (faire des) — mortifier.  
*Morvou* — morveux.  
*Mosse* — sorte de flouve poussant dans le sainfoin.  
*Mouche à varre* — mouche à ver.  
*Mouchi* ou *Mouchoué* (d poche) — mouchoir.  
*Moué* — moi.  
*Mouman* — maman.  
*Mounnaie* — monnaie.  
*Moune* — mon — ou le mien, la mienne. Ex. : moune homme.  
*Mourver* — laisser tomber sa morve.  
*Mouru* (être ou avoir mouru) — être mort.  
*Mouvance* — animation.  
*Moussard* — maussade.  
*Mousseau* ou *Monssiau* — monceau. Ex. : prendre le blé au mousseau.  
*Mousselines* — grappes de raisin attenant à la verge. Coupée, cette verge, après la vendange est rapportée à la maison et suspendue aux poutres du logis avec les raisins qui se trouvent attachés au « bois ».  
*Moussieu* — monsieur. Ex. : noute moussieu (notre maître) J'avons tué noute mousieur anhuille (nous avons tué notre cochon gras aujourd'hui).  
*Mousseri* — moustique, moucheron.  
*Moutte* — chatte. Ex. : la moutte est grasse.  
*Moutounnier* — celui qui garde les moutons. Ex. : J'avons gagé un moutounier et acheté un autre moutounier (chien de garde).  
*Mouzéens* — habitants de Mouzay (canton de Liguil).  
*Muché* — pour haut muché. Vendre au muché des bois-seaux de noix c'est les vendre avec le plus de marchandise possible tenant en pyramide au-dessus du boisseau.  
*Muloche* — meulon.

## PRODUITS RECOMMANDÉS

**LOTION DEQUÉANT**, contre le *Sebumbacille*, *calvitie*, *pelade-teigne*, *trichophytie*, *séborrhée*, *acné*, etc.

L. DEQUÉANT, pharmacien, 38, r. Clignancourt, Paris.

**PHARMACIE ROUY**, 93, rue Lakanal, Tours : Téléphone 3.64.

— Laboratoire des Pansements et Produits aseptiques J.R. (marq. dép.). — *Tarifs et renseignements sur demande.*

**PHOSPHARSINAL**, cachets de phosphoglycérate pur de Calcium méthylarsénié à 0.02 cen. par cachet : *Reconstituant général* ; 2 cach. par jour. — MORAND, phar. à Auray.

**INTRAIT de MARRON d'INDE DAUSSE**, solution à 5 0/0 : cinq gouttes deux fois par jour, contre les hémorroïdes et les varices.

Contre la constipation : **NEO-LAXATIF CHAPOTOT**, délicieux sirop d'agrément au Suc d'orange mannité. — *Enfants, Dames, Vieillards.*

**UROTROPINE SCHERINO**, antiseptique interne. Echantillons, 4, Faubourg Poissonnière, Paris.

**FORMULATEURS HELIOS**, appareils idéal pour la désinfection fonctionnant sans pompe ni pression, 27, rue des Petits-Hôtels, Paris.

*Mulot* — meule de foin qui a déjà été fané.

*Mulotte* (être) — être sorti ; sortir fréquemment de sa maison. Ex. : Eti mulotte moun houte.

*Muteuse* (fièvre) — fièvre muqueuse.

*Nactiller* — mâcher ; mâchonner. Ex. : Les rats d'eau nactillent l'écorce des « poupes » d'Italie.

*Nanne* ; *Nannette* — Anne ; Annette. Ex. : La Nanne...

*Nappi* — trempé par l'eau.

*Narfe* — nerf.

*Narron* — partie coupante placée au dos de la serpe.

*Nau* ou *no* — Noël (voir au folk-lore).

*Naveau* (ou *naviau*) — navet.

*Nentilles* — lentilles.

*Nétayer* — nettoyer.

*Neyer* — noyer (se noyer).

*Nigodeau* — nigaud.

*Nijoter* — aller doucement en travaillant.

*Nijoteu* — travail difficile à faire ou de peu de rapport.

*Nine* — naine. Ex. : poule nine (poule naine).

*Nobe* — Noble.

*Noce* (de pain) — un peu de pain ; une bouchée de pain. Ex. : Asseyez-vous là et mangez une *noce*.

*Noceu* — noceur.

*Noiselière* — noisetier.

*Nom de D'zi* ; *D'zo* ; *d'bon zi de nom d'zi*. — Nom de Dieu.

*N'on* — l'on.

*Nonain* — asphodèle rameux. Ex. : on cueille en ma des nonains dans la forêt du Grand-Pressigny.

*Nonchalleté* — nonchalance.

*Norin* — petit cochon mis à l'engrais.

*Nosilla* — variété de châtaigne.

*Nquailleu* — noueux.

*Nouri* — nourriture. Ex. : le nourri ; son nourri.

*Noule* (ou *noutre*, ou *nouterre*) — notre.

*Nouviau* — nouveau.

*Nuisant* — nuisible.

*Nune part* — nulle part.

(A suivre).

## BIBLIOGRAPHIE

### COMMENT SE SOIGNAIENT NOS PÈRES (1)

La verve féconde du Docteur Cabanès vient d'enrichir d'un volume nouveau sa *Bibliothèque de curiosités et singularités médicales* ; et ce titre donne assez bien la note de l'ouvrage. L'auteur parcourt, esquisse, effleure une foule de sujets médicaux ou para-médicaux, et nous présente sa gerbe de coupures, de légendes, d'anecdotes, de recettes bizarres prises au hasard des anciennes pharmacopées, sous une forme assez disparate, mais où les lecteurs ne laisseront point de glaner, çà et là, d'utiles indications bibliographiques et de curieuses trouvailles.

Vous y verrez l'histoire des capucins du Louvre, l'abbé Rousseau, fameux par son *Laudanum*, et son compère Aignan qui lui disputa l'invention du *Baume Tranquille*. Mais vous doutiez-vous que le Grand Roi lui-même « avait une apothicairerie à Versailles, où il travaillait seul à faire des remèdes pour l'hernie ? » Saviez-vous aussi que l'abbé de Saint Pierre, qui devança, en matière de pacifisme, M. d'Estournelles de Constant, était encore par son *trémousoir*, le précurseur de M. Macaura ?

Remèdes de jadis, ou remèdes d'aujourd'hui, tous s'adressent plus ou moins à la foi qui sauve, à la foi qui guérit. La longue théorie des suppliants antiques, en route vers les *Asclépieia* ; les infirmes, et les malades venant demander leur salut au tombeau des saints des premiers siècles ou au culte mystérieux des pierres, des arbres et

(1) *Comment se soignaient nos pères, remèdes d'autrefois. Deuxième série* par le Dr Cabanès. Paris, Maloine, 1913, 390 p. in-18 — (Les rois guérisseurs. Le toucher royal. La musique dans les maladies. Les processions dansantes. La médecine vibratoire. La santé par le rire. Le mal d'amour et ses remèdes. La poudre de sympathie. Les parfums médicamenteux et poisons. La médecine dans les temples. Le culte des pierres, des arbres et des eaux. Les miracles de Jésus. Les Saints médecins. La médecine dans les ordres religieux, etc.)

des eaux ; les écrouelleux accourus au « toucher du Roy » ; les pèlerins d'Echternach dansant en l'honneur de Saint-Willibrord, ne chantent-ils pas tous un couplet de la vieille chanson qui berce l'immuable espoir de la douleur humaine ?

De toutes ces scènes, vous pourrez évoquer avec agrément, et sans fatigue, le pittoresque tableau en compagnie de M. Cabanès. Il y en a beaucoup d'autres encore, dont je ne saurais donner ici la complète analyse, Car ce livre touche *omni rei scibili*... et même *quibus damaliis*.

Quand M. Cabanès, étudiant les miracles du Christ, nous déclare que le serviteur du centurion était atteint d'*astasia abasia*, il me semble réaliser pour sa part un prodige plus grand encore dans le domaine du diagnostic rétrospectif. Tout ce vain étalage de précision pseudo-scientifique, appliquée à des cas qui n'en sauraient comporter aucune, et dont MM. Marcel Baudouin et Binet-Sauné ont déjà donné, en pareil sujet, le périlleux exemple, est un des plus fâcheux travers de l'école médico-historique contemporaine. Et pour conclure, avec M. Cabanès que « M. Bernheim et Hartenberg réalisent tous les jours des prodiges analogues » à ceux de Jésus, je préfère attendre que l'un ou l'autre de ces nouveaux Messies soit ressuscité le troisième jour.

Paul DELAUNAY.

### DES DRUIDES CONSIDÉRÉS COMME MÉDECINS

Dans les temps primitifs, la sobriété et l'exercice préservaient les hommes de la plupart des maladies ; ils ne connaissaient pas cette foule de maux que l'intempérance et l'oisiveté entraînent à leur suite : des blessures à la guerre, des contusions occasionnées par des chutes à la chasse, étaient suivant toute apparence les plus communs des accidents auxquels ils fussent exposés ; et, pour les guérir, ils n'avaient besoin que de quelques simples ou onguents dont les Druides ne pouvaient manquer d'avoir la connaissance, puisqu'il aurait suffi, pour l'acquérir, de l'expérience de

## MÉDICATION RECONSTITUANTE

Tuberculose Anémie, Neurasthénie, Convalescence,  
Rachitisme, Formation des Os, Dentition, etc.

## HYPOPHOSPHITES du D<sup>R</sup> CHURCHILL

Agents les plus actifs pour combattre la déminéralisation, accroître la richesse du terrain et activer les échanges phosphorés. Supérieurs à l'acide phosphorique, glycérophosphates, lécithine, nucléates, etc., parce que non oxydés.

## SIROPS D'HYPOPHOSPHITE DE CHAUX SOUDE, FER COMPOSÉ, etc.

De 1 à 2 cuillerées à soupe deux fois par jour aux repas, dans un peu d'eau. — PRIX : 4 fr.

Exiger le Flacon carré, la Signature du D<sup>R</sup> CHURCHILL et la Marque de  
Fabrique de la Pharmacie SWANN, 12 Rue de Castiglione, Paris.

## P. FERRANDOUX

Fabricant d'Instruments de Chirurgie

BREVETÉ S. G. D. G.

## ORTHOPÉDIE GÉNÉRALE

✱ Mobilier Opératoire ✱

STÉRILISATION — ÉLECTRICITÉ

20, Place du Palais-de-Justice

et 2, Avenue de Grammont

(Téléphone 0.28) **TOURS** (Téléphone 0.28)



quelques générations, n'eussent-ils eu d'autres moyens que l'instinct naturel du besoin et du désir de se soulager.

Les montagnards des Alpes et des Pyrénées, qui ne peuvent pas toujours recourir aux médecins et aux chirurgiens, opèrent souvent des cures aussi promptes que surprenantes par le seul moyen des *herbes de la montagne*; ils les cueillent encore à côté de leur *secret ruisseau*.

Ces deux expressions se trouvent fréquemment dans les poèmes celtiques.

Les succès des uns et des autres sont une preuve que la nature a donné à chaque pays des remèdes pour les maladies qui peuvent survenir par des causes naturelles, mais non pour toutes celles qu'occasionnent la débauche et l'inaction.

Le souverain remède des Druides, leur panacée universelle, qu'ils appelaient par excellence *uilice*, le *guérit tout*, était le gui de chêne ou *mistleto* (1) : c'était du moins le principal ingrédient que l'on employait dans chaque cure. Ils regardaient surtout le gui de chêne comme un antidote puissant contre les poisons et un spécifique pour la fécondité des hommes et des animaux. On ne l'emploie guère aujourd'hui qu'à l'extérieur, comme résolutif.

Mais la vénération singulière que les Druides avaient pour cette plante, était moins fondée sur ses propriétés que sur leur intention de rappeler à l'homme que c'est surtout à la divinité qu'il doit s'adresser pour recouvrer la santé.

On cueillait le gui dans les bosquets consacrés qui servaient de temples, et l'on était persuadé qu'il communiquait une vertu surnaturelle à tous les remèdes auxquels il était associé.

La recherche du gui de chêne, qui avait lieu le 1<sup>er</sup> janvier, était pour les Gaulois, nos ancêtres ainsi que pour tous les autres peuples d'origine cimbrique, une des fêtes les plus solennelles. Dans cette grande occasion, à l'appel des Druides, qui faisaient retentir les Gaules de ce cri : Au gui l'an neuf ! la nation se portait en foule vers les forêts ; l'affluence était particulièrement nombreuse entre Chartres et Dreux.

La cérémonie s'ouvrait par une procession. Les Bardes, dont le principal emploi consistait à chanter les hymnes dans les sacrifices, formaient un seul chœur. Les Eubages suivaient ; c'étaient les sacrificateurs et les devins. Après eux, venaient deux taureaux blancs, voués au sacrifice. Un héraut d'armes, vêtu de blanc, coiffé d'un casque ailé

et portant à la main une branche de verveine entourée de deux serpents, conduisait les novices, c'est-à-dire les jeunes gens préparés pour l'initiation.

Les trois plus anciens Druides s'avançaient de front à la suite des novices : l'un portait le pain qu'on devait offrir ; l'autre un vase plein d'eau ; le troisième, une main d'ivoire fixée à l'extrémité d'une verge. Le pontife-roi, ou grand prêtre, aussi vêtu de blanc, marchant à pied fermait le cortège avec le reste des Druides. Les chefs et les tribus se pressaient derrière lui.

Quand la procession était arrivée au pied du chêne où l'on devait couper le gui, le grand prêtre prononçait une prière, brûlait le pain, répandait l'eau sur le feu, distribuait de l'une et de l'autre aux assistants, montait ensuite sur l'arbre, coupait le gui avec une serpette d'or, et le jetait dans la tunique de l'un des Druides, qui l'exposait sur l'autel à la vue de l'assistance recueillie. Alors, le grand prêtre descendait, faisait une nouvelle prière, et terminait la cérémonie par le sacrifice de deux taureaux. Dans le cours de la journée, des Druides de l'ordre inférieur distribuaient au peuple, à titre d'étrennes, des fragments du gui que le grand prêtre avait coupé.

De là est venue, sans doute, la coutume d'appeler *gui-l'an* les présents qui se font le premier jour de l'an dans le pays Chartrain.

Certains auteurs rapportent, comme un fait au moins douteux, ces rites superstitieux que pratiquaient les Druides en cueillant et en préparant leurs herbages.

A la vérité, ils affectaient d'envelopper d'un nuage toutes leurs actions ; mais il n'en était pas besoin dans la récolte du gui, puisque personne ne devait attendre de guérison que par le moyen des bénédictions que les Druides priaient la divinité de répandre sur leurs remèdes (1).

Il peut se faire qu'à l'époque où leur ordre commença à décheoir, qui fut celle où les écrivains romains commencèrent à en avoir quelques connaissances, ils employassent pour faire un mystère d'une industrie dont ils étaient obligés de tirer leur subsistance, certaines jongleries dont ils n'eussent pas daigné faire usage dans les jours de leur prospérité. Les prétendus sortilèges que le peuple pratique encore en pareille occasion, pouvant donner lieu à croire que les Druides ont pu quelquefois en agir de même.

Pour les maladies de langueur, les douleurs internes et le dérangement des facultés intellectuelles, il est à penser

(1) Plin. 24. 44.

(1) Plin 24. 45.

Adopté par l'Assistance Publique

# BIO-LACTYL

Ferment lactique Fournier

**AFFECTIONS GASTRO-INTESTINALES**

LABOR. FOURNIER, FRÈRES, 27, Bd de l'Hôpital, Paris.

ENTÉRITES glaireuses, calculeuses, muco-membraneuses  
DIARRHÉES INFECTIEUSES, APPENDICITES, DERMATOSES

## STATISTIQUE DÉMOGRAPHIQUE DE LA VILLE DE TOURS POUR 1912

Par le Dr Louis DUBREUIL-CHAMBARDEL

1912	RÉPARTITION DES DÉCÉS (mort-nés non comptés) PAR AGE ET PAR SEXE										RÉPARTITION DES NAISSANCES PAR SEXE						
	MOIS	moins de 1 an	de 1 an à 19 ans	de 20 à 39 ans	de 40 à 59 ans	de 60 à 79 ans	de 80 ans et au-dessus	TOTAUX	Masculin	Féminin	MORT-NÉS	Masculin	Féminin	TOTAUX	Illégitimes	MARIAGES	DIVORCES
JANVIER.....	14	10	16	34	37	13	124	64	60	13	66	56	122	21	47	2	
FEVRIER.....	23	4	23	24	49	14	137	73	64	5	63	52	115	25	60	6	
MARS.....	10	13	18	23	35	21	120	54	66	11	46	71	117	30	35	3	
AVRIL.....	8	3	17	23	39	9	99	58	41	12	50	56	106	20	79	4	
MAI.....	10	13	18	22	34	7	104	37	67	4	51	45	96	16	25	6	
JUIN.....	10	15	14	24	35	9	107	43	64	13	42	46	88	10	58	2	
JUILLET.....	16	9	18	23	34	16	116	59	57	4	57	72	129	20	65	6	
AOÛT.....	8	20	20	28	9	10	95	49	46	9	74	55	129	21	54	2	
SEPTEMBRE.....	13	6	14	28	45	10	116	65	51	8	60	46	106	26	48	4	
OCTOBRE.....	15	8	12	25	46	18	124	72	52	7	65	56	121	27	61	2	
NOVEMBRE.....	10	8	17	27	40	9	111	58	53	7	44	32	76	12	60	4	
DECEMBRE.....																	
TOTAUX.....	137	109	187	271	403	136	1253	632	621	93	618	587	1205	228	592	38	
1911	193	149	233	312	484	137	1508	739	769	78	543	566	1109	224	511	29	

# ANTISEPTIQUE URINAIRE PAR EXCELLENCE

Dissout et chasse l'acide urique

ARTHRITISME

DIATHÈSE URIQUE

GRANULÉ  
SOLUBLE

Urotropine  
Helmitol  
Pipérazine



ROGIER

Benzoate  
de lithine  
etc.

PRIX  
au Public : 5 fr.

Stimulant de l'activité hépatique et de l'activité rénale  
0,60 de principe actif par cuill. à café. — 2 à 6 cuill. à café par jour.

ÉCHANTILLONS ET LITTÉRATURE : **Henry ROGIER, Pharmacien, Ancien Interne des hôpitaux de Paris**  
19, avenue de Villiers — PARIS — Téléphone 533-85 — Dépositaires à Tours : Pharmacies GUIBERT, PAULIN et GIRAUD



que les Druides recommandaient principalement le changement d'air l'exercice, les bains froids et les eaux de certains puits auxquels ils attribuaient des qualités particulières.

C'était dans les montagnes et à certaine distance des habitations qu'étaient situés les puits ou fontaines dont on prescrivait l'usage, soit pour boire ou pour se baigner, suivant le genre de maladie ou la qualité des eaux. Les malades devaient s'y rendre à trois reprises dans la belle saison et s'acquitter avec une scrupuleuse exactitude de certaines pratiques religieuses qui tendaient à les engager à mettre leur confiance dans la bonté d'un Etre suprême et à se conduire d'une manière plus régulière à l'avenir. Par là même les eaux, de telle nature qu'elles fussent, devaient contribuer à leur guérison, ne fût-ce qu'en augmentant leurs espérances et en les astreignant à un régime convenable.

Quelques-unes de ces sources des Druides ont conservé leur réputation jusqu'à ce jour. Celle de Strath-Fillan (Ecosse) en particulier est encore en grande réputation ; elle est située dans une région montagneuse et comme il ne se trouve à l'entour qu'un petit nombre d'habitations isolées, les malades sont obligés pour y parvenir, de parcourir chaque jour un certain espace ; ce qui ajoute le bon effet de l'exercice à l'influence de l'air pur qu'ils respirent dans ces lieux.

On se rend à ces eaux de tous les pays environnants comme à un remède assuré pour toutes les maladies. Il faut y faire plusieurs voyages, généralement trois ; et si le malade vient à mourir avant de s'être acquitté de cette obligation, un de ses plus proches parents ou de ses meilleurs amis doit en conscience accomplir le pèlerinage ; ce que l'on croit indispensable pour procurer le repos de l'âme du défunt et même à celle de l'ami qui a dû le remplacer. Aussi n'est-il pas rare de voir des individus assez simples pour faire un voyage d'une journée, afin de s'acquitter de ce prétendu devoir. Cette superstition, plus fréquente qu'on ne le croit, a du moins cela d'utile qu'elle détermine les parents d'un malade à lui fournir les moyens d'aller lui-même chercher sa guérison, crainte d'être obligés à le remplacer.

La principale cérémonie que l'on pratique à ces eaux, est de s'y baigner par trois fois, et de faire à trois reprises le tour de quelques *Carn*, mégalithes, placé près de sa source, en suivant le cours du soleil *deis-iul* ; cette coutume, ainsi que d'autres pratiques qu'on observe encore, sont évidemment d'origine druidique.

S'il est une superstition que l'on puisse tolérer, c'est sans doute celle-ci, qui, sous un voile mystérieux, n'a rien que le bon sens n'approuve. En effet, rien n'est aussi salutaire que de respirer un air plus pur, que de prendre de l'exercice, de se baigner dans des eaux minérales, et surtout d'être bien persuadé de l'efficacité de ces moyens. Aussi l'on peut dire en général que, sur trois malades qui se rendent à Strath-Fillan il en est deux qui regagnent leurs foyers, sinon guéris, du moins plus soulagés que s'ils sortaient des mains d'hommes de l'art.

Il paraît au reste que les Druides s'appliquaient encore plus à prévenir les maladies qu'à les guérir. Ils avaient pour cela des maximes que l'on pouvait retenir sans se fatiguer la mémoire ; la première, et peut-être la meilleure de toutes, était celle-ci :

« La gaieté, la tempérance, l'exercice ou se lever matin ».

J. GAURICHON.

**Médecus** : *Guide annuaire des étudiants et des praticiens* (médecine, chirurgie, odontologie, pharmacie). Vol. grand in-8, relié de 1.720 p. prix, 5 francs. Paris, ROUZAUD, éditeur, 41, rue des Cannes.

Cet ouvrage, qui réalise encore un progrès sur l'édition de l'année dernière, s'adresse au corps médical tout entier, aux étudiants et aux praticiens qui y trouvent rapidement et avec précision tous les renseignements désirés.

L'enseignement en remplit les première, deuxième et troisième parties ; la quatrième et la cinquième parties constituent le véritable guide du praticien et renferment tous les renseignements d'ordre professionnel indispensables à l'étudiant, au médecin et au pharmacien : lois, décret, arrêtés, jurisprudence pour la France et les colonies françaises. La sixième partie contient l'annuaire des médecins, officiers de santé, dentistes et pharmaciens de Paris, de la Seine et des départements. Des suppléments trimestriels le tiendront complètement à jour.

Ainsi présenté, *Médecus* réalise le guide-annuaire le plus pratique, le plus complet et le plus utile.

**Auprès du malade. Manuel de l'Infirmière et de la Garde-Malade**, par trois internes des hôpitaux de Paris. — 1 volume grand in-18 Jésus, cartonné toile, de 530 pages, avec 139 figures dans le texte. — O. DOIN et FILS, éditeurs, 8, place de l'Odéon, Paris. . . . . 5 fr.

**L'hygiène pratique des contagieux** (*Consultations médicales françaises*, fascicule 46), par le docteur MAURICE PERRIN, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Nancy. In-16 de 24 pages. (A. Poinat, éditeur, 121, boulevard St-Michel, Paris. Prix : 0 fr. 50, franco ; abonnement annuel (12 fascicules) : 4 francs.

**Traitement de l'hyperchlorhydrie, de l'hyperpepsie et de l'ulcère gastrique**, par le Dr AGASSE-LAFONT, chef de clinique de la Faculté de Paris (Librairie O. Berthier, Emile Bougault, successeur, 77, boulevard Saint-Germain, Paris). — Fascicule de 40 pages (envoi franco) : 1 franc.

**Traitement de la fièvre typhoïde**, par le Dr MILHIT, ancien interne des Hôpitaux de Paris, ancien préparateur à la Faculté de médecine (Librairie O. BERTHIER, Emile BOUGAULT, successeur, 77, boulevard Saint-Germain, Paris). — Fascicule de 48 pages (envoi franco) : 1 franc.

**Formulaire Astier**, *Vade mecum de médecine pratique* (Médecine, Chirurgie, Obstétrique), Thérapeutique et Pharmacologie. Vigor frères, éditeurs, 23, place de l'Ecole-de-Médecine, Paris. Un vol. in-16, relié peau souple, xx-1086 pages. Prix. . . . . 8 fr.

#### L'insuffisance biliaire cause principale de l'Enterocolite Muco-Membraneuse

Le rôle joué dans la formation des glaires et fausses membranes de l'entérocolite par l'insuffisance biliaire, découvert par le professeur Roger (1) en 1905, démontré expérimentalement et clinique-

(1) H. ROGER. — La coagulation de la mucine. C. R. Société de Biologie, 11 novembre 1905, t. II, p. 423.

quement par F. Trémolières et Riva (1) Hallion (2) et Nepper (3) Huchard en 1906 et 1908, est, encore de nos jours, méconnu par un très grand nombre de médecins. Combien se refusent encore à employer les extraits biliaries dans la thérapeutique d'une maladie où la plupart des traitements, jusqu'ici préconisés, ne leur a donné que des déboires.

Or, la bile agit chez ces malades, d'abord comme le meilleur et le plus opportun des laxatifs, ensuite en s'opposant à la précipitation de la mucine, cause de la production des glaires et des peaux. Il est doublement indiqué de la prescrire à doses suffisantes, celles-là étant précisées par le succès de l'action laxative.

La conviction de l'efficacité des extraits biliaries commence cependant à se répandre dans le public médical, car les observations favorables se multiplient. Nous n'en voulons pour preuves que les innombrables spécialités pharmaceutiques qui se réclament de leur origine biliaire. Mais pour obtenir des résultats certains, il est indispensable de n'employer que des préparations offrant toutes les garanties scientifiques. L'une des plus anciennes, la *Choleokinase*, a réalisé l'association d'un extrait de bile sélectionné à l'entérokinase, ferment normal de la muqueuse duodénale, avec lequel MM. Enriquet et Hallion avaient déjà obtenu de remarquables succès. En prescrivant aux entérocolitiques 2 à 4 dragées de *Choleokinase* après chaque repas et le soir en se couchant, on prévient les crises de constipation et les débâcles consécutives si pénibles, et l'on voit disparaître, des selles, les glaires et les membranes.

### Agar-Agar et constipation

Ce n'est qu'en 1908 que l'agar a été introduit en France, dans le traitement de la constipation chronique et, en moins de quatre années, son emploi s'est tellement généralisé, en particulier sous sa forme la plus connue, la *Thalaxine*, qu'il a supplanté, d'une façon pour ainsi dire complète, dans la thérapeutique journalière, tous les purgatifs et laxatifs en usage.

Cette pratique est justifiée par la régularité et la constance d'action de la *Thalaxine*, son efficacité dans les cas les plus variés et les plus rebelles, la manière remarquable enfin dont elle est acceptée et tolérée même par les intestins les plus irrités. Rappelons qu'à côté de la *Thalaxine* (agar et extraits de rhamnées), le médecin a à sa disposition, pour graduer et adapter la méthode à chaque malade, la *Laxagarine* (agar sélectionné et divisé), employée seule ou associée à la belladone (*Laxagarine belladonnée*) spécifique de la constipation spasmodique.

Il n'est donc pas permis aujourd'hui au praticien de priver ses constipés du bénéfice qu'ils peuvent attendre d'un traitement qui a fait ses preuves. Nous ne rappelons que pour mémoire les articles de Bardet, P. Carnot, P. Le Gendre et Martinet (4) dont la documentation a contribué si puissamment à la divulgation de cette nouvelle méthode thérapeutique. Mais, depuis, chaque jour apporte de nouvelles observations, toutes concordantes. Ainsi voyons-nous J.-C. Roux (5) prescrire la *Thalaxine* avec succès dans un cas de constipation coecale avec adhérences et à certaines phases de l'entérocolite. Walker (6) la préconiser dans le traitement de l'appendicite chronique, Gougerot (7) la recommander chez les malades

atteints d'acné rebelle. Ce sont là quelques noms, cités au milieu de beaucoup d'autres, et qui expliquent et justifient la faveur dont jouit ce produit dans le traitement de la constipation chronique.

## Reconstituant du système nerveux NEUROSINE PRUNIER

PHOSPHO-GLYCÉRATE DE CHAUX CHIMIQUEMENT PUR

### Laboratoire de Bactériologie de l'Institut Vaccinal de Tours

Examens bactériologiques : crachats, pus, fausses-membranes, exsudats, urines, fèces, etc...

"Séro-diagnostics" : Fièvre typhoïde, mycoses, kystes-hydatiques, lèpres, syphilis (Wassermann).

Cyto et zymo-diagnostics :

Vaccines de Wright (furunculose, acné, etc...)

Analyse bactériologique des eaux.

Des pipettes stériles sont à la disposition des médecins pour les prélèvements aseptiques.

Adresser les produits à examiner à M. BELIN, chef du laboratoire de bactériologie de l'Institut Vaccinal, 19, rue Léon-Boyer, Tours. (Tél. 5-72.)

## NOUVELLES

### ECOLE D'ANTHROPOLOGIE de PARIS

XXXVII<sup>me</sup> année. — 1912-1913

Ouverture des cours le lundi 4 novembre 1912

15, rue de l'École-de-Médecine, 15

#### COURS

ANTHROPOLOGIE ANATOMIQUE : M. R. ANTHONY, professeur. — Le lundi, à 4 heures. — *Les caractères anatomiques des hommes fossiles.*

ANTHROPOLOGIE PRÉHISTORIQUE : M. L. CAPITAN, professeur. — Le lundi, à 5 heures. — *L'industrie et l'art chez les Magdaléniens et chez les Néolithiques.*

ETHNOLOGIE : M. Georges HERVÉ, professeur. — Le mardi, à 5 heures. — *Etude des croisements et de l'Hérédité Mendélienne : faits, lois, applications anthropologiques (suite).*

ANTHROPOLOGIE ZOOLOGIQUE : M. P.-G. MAROUDAU, professeur. — Le mercredi, à 5 heures. — *Les races humaines fossiles de l'Europe ; leurs caractères anthropoïdes.*

ANTHROPOLOGIE PHYSIOLOGIQUE : M. L. MANOUVRIER, professeur. — Le vendredi, à 5 heures. — *L'intelligence dans l'espèce humaine, selon les races, les sexes, les âges, les classes sociales et les individus.*

ETHNOGRAPHIE COMPARÉE : M. Adrien de MORTILLET, professeur. — Le mercredi, à 4 heures. — *La parure et le vê-*

(1) F. TREMOIÈRES et A. RIVA. — Présence de la mucinase dans le sang, etc. C. B. Société de Biologie, 7 avril 1906, p. 690.

(2) L'HALLION. — L'eu kinase et la pancréatokinase dans les dyspepsies. Congrès intern. de Méd., Madrid 1903.

(3) H. NEPPER. — Pathogénie et traitement de la colite muco-membraneuse. Th. de Paris, 1906.

(4) BARDET. — Direction logique en traitement de la constipation. *Bull. gén. de Thérapeutique*, 8 juillet 1908.

P. CARNOT. — La gelose et les mucilagineux dans le traitement de la Constipation. *Progrès Médical*, 17 octobre 1908.

PAUL LEGENDRE et ALFRED MARTINET. — Les régimes usuels, Paris, Masson et Cie, 1909, page 243.

(5) J. CH. ROUX. — Les consultations Médicales françaises, Fasc. XIV ; La Colite muco-membraneuse. Paris, 1910, Poinat, édit.

(6) *Journal de Médecine interne*, 1911.

(7) *Paris Médical*, 1911.

DIGITALINE CRISTALLISÉE

# NATIVELLE

GRANULES - SOLUTION - AMPOULES

49, Boulevard de Port-Royal, Paris



ment chez les peuples primitifs : Mutilations, déformations, nudité ; origine et évolution du vêtement.

**SOCIOLOGIE** : M. G. PAPILLAUT, professeur. — Le samedi, à 4 heures. — *Les maladies sociales* (suite).

**GÉOGRAPHIE ANTHROPOLOGIQUE** : M. FRANZ SCHRADER, professeur. — Le vendredi, à 4 heures. — *Les relations géographiques à travers la préhistoire et l'histoire* (su te).

**ETHNOGRAPHIE** : M. S. ZABORAWSKI, professeur. — Le samedi, à 5 heures. *Les peuples de nos colonies*. — *Le Maroc*. — *L'Afrique centrale*.

**LINGUISTIQUE** : M. J. VINSON, professeur hors cadre. — Le mardi, à 4 heures 1/4 (de novembre à février). — *Notions générales*. — *Histoire de la linguistique*. *Les langues supérieures*.

#### CONFÉRENCES

M. DUBREUIL-CHAMBARD. — *Les variations anatomiques du thorax et leurs conséquences physiologiques*. — Cinq conférences, le mercredi, à 3 heures, au mois de janvier 1913.

M. FRANCHET. — *La céramique primitive dans le bassin de la Méditerranée*. — Cinq conférences, le mardi, à 4 heures, au mois de février 1913.

M. KOLLMANN. — *Le déterminisme du sexe et des caractères sexuels*. — Cinq conférences, le vendredi, à 3 heures, du 22 novembre au 20 décembre 1912.

M. G. PAUL-BONCOUR. — *Les bases anthropologiques et biologiques de la responsabilité*. — Cinq conférences, le samedi, à 3 heures, du 9 novembre au 7 décembre 1912.

#### JOURS ET HEURES DES COURS

**Lundi** : à 4 heures, M. Anthony ; à 5 heures, M. Capitan.

**Mardi** : à 4 heures, M. Vinson (novembre, janvier) ; à 4 heures, M. Franchet (février) ; à 5 heures, M. Hervé.

**Mercredi** : à 3 heures, M. Dubreuil-Chambardel (janvier) ; à 4 heures, M. de Mortillet ; à 5 heures, M. Mahoudeau.

**Vendredi** : à 3 heures, M. Kollmann (novembre) ; à 4 heures, M. Schrader ; à 5 heures, M. Manouvrier.

**Samedi** : à 3 heures, M. Paul-Boncour (novembre) ; à 4 heures, M. Papillaut ; à 5 heures, M. Zaborowski.

*Des certificats d'assiduité seront délivrés aux auditeurs qui se seront inscrits à la bibliothèque de l'Ecole.*

Le Directeur :

D<sup>r</sup> Henri THULIÉ.

#### Société d'Anthropologie de Paris

Dans sa réunion du 5 décembre 1912, la Société d'Anthropologie de Paris, a élu le Docteur Paul Boncour pour son président pendant l'année 1913.

Nous adressons nos vives félicitations au Docteur Paul Boncour, dont les attaches tourangelles sont bien connues et qui est un ancien élève de l'Ecole de Médecine de Tours.

Ses travaux d'anthropologie, ses études sur l'enfance anormale, sont justement estimés. Ils nous assurent que sous la direction autorisée de son nouveau président la Société d'Anthropologie de Paris connaîtra une période de grande prospérité.

#### Les Restes de Descartes

Sous ce titre, notre éminent compatriote, le Professeur Verneau, du Museum, consacre, dans l'excellente revue *Esclape*

# HISTOGENOL

EMPLOYÉ DANS LES  
**HOPITAUX de PARIS**  
Sanatoria

Dispensaires antituberculeux.

**COMMUNICATIONS**  
à l'Académie des Sciences,  
à la Société de Biologie et  
de Thérapeutique.

**THÈSE**

sur l'HISTOGENOL présentée  
aux Facultés de Médecine de Paris  
et de Montpellier.

Médication  
Arsénio-phosphorée  
organique

## NALINE

à base de  
**Nuclarrhine**

L'HISTOGENOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme, débilité par une cause quelconque, a besoin d'une **médication réparatrice puissante** ; dans tous les cas où il faut relever l'état général par l'amélioration de la composition du sang, la reminéralisation des tissus et le retour à la normale des réactions intraorganiques.

**TUBERCULOSE, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE  
ASTHME, NEURASTHÉNIE, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES  
FAIBLESSE GÉNÉRALE CONVALESCENCES DIFFICILES, ETC.**

Echantillons : Laboratoires A. NALINE, 12, Rue du Chemin-Vert, à VILLENEUVE-LA-GARENNE (Seine)

**FORMES et DOSES :**  
**ÉLIXIR, ÉMULSION  
GRANULE**  
2 cuillerées à soupe par  
jour.

**COMPRIMÉS**  
4 à 6 comprimés par jour.  
**AMPOULE**  
1 ampoule par jour.

## Nouveau Traitement de la SYPHILIS

# HECTINE

(Benzosulfone-paraaminophénylarsinate de soude).

**PILULES** (0,40 d'Hectine par pilule).

Une à deux pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

**GOUTTES** (20 gouttes équivalent à 0,05 d'Hectine).

20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

**AMPOULES A** (0,40 d'Hectine par ampoule).

**AMPOULES B** (0,20 d'Hectine par ampoule).

Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.

**INJECTIONS INDOLORES**

# HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

**PILULES** (Par pilule : Hectine 0,40 ; Protoiodure Hg. 0,05 ; Ext. Op. 0,01).  
Une à 2 pilules par jour

**GOUTTES** (Par 20 gouttes : Hectine 0,05 ; Hg 0,01). — 20 à 100 gouttes par jour.

**AMPOULES A** (Par ampoule : Hectine 0,40 ; Hg 0,005).

**AMPOULES B** (Par ampoule : Hectine 0,20 ; Hg 0,01).

Durée du  
traitement  
10 à 15  
jours.

Une ampoule par jour  
pendant 10 à 15 jours.  
**INJECTIONS INDOLORES**

ECHANTILLONS et LITTÉRATURE d'Hectine et d'Hectargyre. **LABORATOIRE de l'HECTINE**, 12, R. du Chemin-Vert, VILLENEUVE-LA-GARENNE (Seine).

(Novembre 1912), un article fort documenté aux tribulations du crâne de Descartes. On sait les polémiques récentes qui se sont élevées sur cette question d'identité du crâne du grand philosophe tourangeau.

M. Verneau apporte dans le débat des documents inédits qui prouvent l'authenticité de ces reliques.

**Æsculape**, grande revue mensuelle illustrée, latéro-médicale. — Le numéro: 1 fr. — Abonnement: 12 fr. (Etranger: 15 fr.). A. ROUZAUD, Editeur, 41, Rue des Ecoles, Paris.

SOMMAIRE DU N° D'OCTOBRE 1912

*Les Velus dans la Peinture et la Céramique* (17 illustr.), par le Prof. LE DOUBLE et le Dr HOUSSEY.

*Bibersons antiques* (14 illustr.), par le Dr J. LECAPLAIN.

*Splendeurs et misères hospitalières en Turquie* (4 illustr.), par le Dr LIBERT.

*Quelques pensionnaires de Saint-Lazare dans le passé* (40 illustr.), par le Dr Paul LAFONT.

*Sonnet diététiques sur le Homard* (2 illustr.).

*Le Squelette dans l'Art* (20 illustr.), par le Prof. PEUGNIEZ.

## CHEMIN DE FER D'ORLEANS

### Service Bi-Hebdomadaire

Paris - Madrid - Algésiras - Tanger

Le service rapide entre Paris, Madrid, Algésiras, Gibraltar et Tanger, dont le succès va sans cesse grandissant, sera rendu bi-hebdomadaire entre Madrid, Algésiras, Gibraltar et Tanger, à partir du 9 novembre 1912.

Rappelons qu'il est constitué entre Paris et Madrid par le train de luxe quotidien Sud-Express; entre Madrid et Algésiras par un service de wagons-lits direct, circulant conformément à l'horaire suivant :

A l'aller: Départ de Paris (Quai d'Orsay) le lundi et le vendredi à 12 h. 16, arrivée à Madrid (Nord) le mardi et le samedi à 20 h. 20, arrivée à Algésiras le mercredi et le dimanche à 14 heures. 14 h. 12. Départ de Madrid (Atocha) le mardi et le samedi à 14 h. 12.

Au retour: Départ d'Algésiras le lundi et le jeudi à 15 h. 5, arrivée à Madrid (Atocha) le mardi et le vendredi à 9 heures. Départ de Madrid (Nord) le mardi et le vendredi à 20 heures, arrivée à Paris (Quai d'Orsay) le mercredi et le samedi à 20 h. 54.

D'Algésiras à Tanger, traversée en 2 h. 1/2 environ. D'Algésiras à Gibraltar, traversée en trente minutes.

Relations directes entre Paris (Quai d'Orsay) et Barcelone  
Billets directs simples et d'aller et retour 1<sup>re</sup>, 2<sup>me</sup> et 3<sup>me</sup> classes  
DIVERS ITINÉRAIRES

### SERVICE JOURNALIER AU 15 OCTOBRE 1912

1<sup>er</sup> Itinéraire: par Limoges-Toulouse

#### ALLER

Paris-Barcelone Express (train de luxe), départ de Paris-Quai d'Orsay à 19 h., arrivée à Barcelone à 15 h. 40.

Rapide, départ de Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 20, arrivée à Barcelone à 7 h. 53.

Express, départ de Paris-Quai d'Orsay à 20 h. 30, arrivée à Barcelone à 19 h. 32.

#### RETOUR

Paris-Barcelone Express (train de luxe), départ de Barcelone à 14 h. 16, arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 10 h. 41.

Express, départ de Barcelone à 10 h., arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 56.

2<sup>me</sup> Itinéraire: par Bordeaux

#### ALLER

Sud-Express (train de luxe), départ de Paris-Quai d'Orsay à 12 h. 16, arrivée à Barcelone à 7 h. 53.

Rapide, départ de Paris-Quai d'Orsay à 9 h. 46, arrivée à Barcelone à 7 h. 53.

#### RETOUR

Express, départ de Barcelone à 18 h. 51, arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 17 h. 25.

**CÉRÉBRINE**, médicament spécifique de la migraine sous toutes ses formes et des règles douloureuses. Agit spécialement contre les névralgies faciales, intercostales, rhumatismales, sciaticques, le vertige stomacal, et contre les névralgies rebelles. Une à deux cuillerées à soupe à tout moment d'un accès suffisent.  
Eug. FOURNIER et C<sup>ie</sup>, 147, Boul. du Montparnasse, Paris (6<sup>e</sup>)

### MÉDICATION PHOSPHO-CRÉOSOTÉE dans les Tuberculoses.

La tuberculose est guérissable par une cure hygiénique aidée par une thérapeutique adjuvante à base d'éléments phosphatés. Le terrain morbide doit être reminéralisé, recalcifié et enrichi de phosphore. D'un autre côté, il faut lutter contre le bacille par la créosote, en somme il faut instituer la médication phospho-créosotée, la plus active et la plus énergique, réalisant le mieux cette thérapeutique pathogénique.

Et si nous conseillons l'émulsion Marchais, au Glycérophosphate de chaux, Baume de Tolu et Créosote de Hêtre, nous aurons tous les éléments d'une médication rationnelle, qui a l'avantage de calmer la toux, tarir l'expectoration, couper la fièvre et activer la digestion. On peut l'administrer à la dose de 3 à 6 cuillerées à café dans le lait, bouillon, tièdes et sucrés.

## LABORATOIRE E. MICHELON

Docteur en Pharmacie

CHIMISTE-EXPERT PRÈS LES TRIBUNAUX

20, Boulevard Heurteloup, 20

TOURS — TÉLÉPH. 3.08 — TOURS

**Nucleo Fer Girard**, le plus assimilable des ferrugineux, chaque pilule contient 0,10 de NUCLEINATE de fer pur. Dose, 4 à 6 par jour, au début des repas.

**Floreine** — Crème de toilette hygiénique, employée dans toutes les affections légères de l'épiderme, gerçures des lèvres et des mains; innocuité absolue.

**Biophorine** Kola Glycéro- granulé de kola, glycéro-phosphatée phosphate de chaux, quinquina, et cacao vanillé. Dosage rigoureux, le plus complet des agents antineurasthéniques et antidépresseurs, le tonique éprouvé du sang, des muscles et des nerfs.

**Vin Girard** de la Croix de Genève, iodotannique phosphaté, Succédané de l'huile de foie de morue  
Maladies de poitrine, misère physiologique, lymphatisme, rachitisme, scrofule, faiblesse générale, convalescences, etc.

Le Gérant, H. AUBUGEAULT.

Tours, Imp. Tourangello, 20-22, rue de la Préfecture

## iodo-JUGLANS (Extrait de Noyer iodé)

L'iodo-JUGLANS, tout en possédant une grande activité, est bien supporté par les estomacs les plus délicats: enfants, convalescents.

L'iodo-JUGLANS est le meilleur succédané de l'huile de foie de morue.

POSOLOGIE. — Enfants: 10 à 20 gouttes par jour; Adultes: 30 à 40 gouttes par jour, dans un peu de lait ou d'eau sucrée.

Maladies de poitrine: toux, bronchites, engorgements ganglionnaires, affection de la peau, faiblesse générale, surmenage, anémie.

DÉPÔT TOUTES PHARMACIES. — Vente de gros: H. MORAND, Pharmacien, AURAY (Morbihan).